



REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

22^e ANNÉE.

N^o 9.

SEPTEMBRE 1879.

Recherches sur les principes constitutifs de la vitalité matérielle et intelligente
dans l'être humain.

AVANT-PROPOS ET PROGRAMME DES ÉTUDES.

Dans une série d'articles que la REVUE SPIRITE a bien voulu accueillir, nous avons cherché à expliquer comment on peut se rendre compte des diversités d'effets qu'une même cause est susceptible de produire sur la généralité des individualités humaines, en ce qui concerne les perceptions, les sensations, les tendances et les aptitudes. Nous avons montré comment ces différences sont une conséquence nécessaire des variétés existant entre les mécanismes organiques des individus qui, quoique tous semblables quant au type général, sont très-diversifiés dans les détails, soit quand on passe d'une personne à une autre, soit lorsque, pour la même personne, on fait intervenir la considération de ses divers âges.

Dans ces études auxquelles notre insuffisance, au moment où elles ont été produites, ne permettait pas de suivre un ordre rigoureusement didactique, nous nous sommes borné à analyser certains effets consécutifs à l'exercice même de la vie. Elles doivent être considérées comme une simple ébauche, comme une sorte de préambule, comme une préparation à la conception d'idées plus développées, plus complètes, et qui ont plus spécialement pour objet de nous éclairer sur les principes constitutifs du phénomène vital. Ces premières études, en mettant à jour la possibilité de quelques explications sur certains faits de la vie, auront peut-être inspiré au lecteur une préalable intuition de ce qui peut exister dans ce phénomène, et, en même temps, fait naître en lui le désir d'en acquérir une connaissance plus approfondie; mais elles ne sauraient lui avoir donné les moyens de satisfaire ce désir, car il s'agit ici d'une science dont l'entière conception exige les recherches et les efforts les plus persévérants, et des développements très-étendus.

Depuis plusieurs années que je m'occupe de ces questions, les occasions ne m'ont pas manqué de me convaincre des difficultés et de l'étendue d'un tel travail; et ce m'est un devoir de déclarer que, sans les lumières du Spiritisme, je serais encore plongé dans les plus épaisses ténèbres.

Ces études, en un mot, ont pu nous montrer de nouveaux horizons, mais seulement dans la généralité de leur ensemble, et non dans la complète coordination de leurs détails. Nous ne nous sommes pas occupé en effet de l'organisation fondamentale du phénomène de la vie terrestre en lui-même; nous n'avons pas cherché à connaître en vertu de quelles lois il est constitué, soit en ce qui s'applique à l'âme, soit en ce qui concerne le corps; nous n'avons pas essayé de nous rendre compte du mode de liaison qui unit le principe animique avec son enveloppe corporelle; nous n'avons que très-accidentellement parlé de l'agencement et du fonctionnement qu'ont probablement entre eux les divers rouages qui constituent le mécanisme humain.

C'est maintenant de ce dernier et nouvel ordre d'idées que nous nous proposons de nous occuper.

Notre but actuel est donc d'étudier, autant que cela peut être permis à l'intelligence de l'homme, le phénomène de la vie envisagé dans sa constitution organique générale; d'établir d'abord que cette constitution, composée d'une âme et d'un corps, doit aussi contenir des liens qui unissent l'un à l'autre; de rechercher quelle peut être la nature de ces liens; de quelle manière il est permis de concevoir qu'ils sont disposés entre la force animique et l'enveloppe corporelle; de s'éclairer ensuite sur l'existence du principe vital, organisateur de la vie dans la matière, sur ses propriétés, sur son fonctionnement; de constater enfin, d'une part, les différences, d'autre part, les rapports qui existent entre le principe vital et la force animique avec laquelle il est associé pour faire vivre, agir et penser la créature humaine; de parvenir ainsi à acquérir quelques notions sur les conditions principales et premières qui président aux actes de notre existence et en dirigent les manifestations les plus essentielles.

Quant à ces actes mêmes et à leurs manifestations, ils dépendent bien de l'organisation vitale, mais ils ne la constituent pas. Ils en sont les conséquences et non pas les facteurs. Ils nous montrent comment, une fois que la vie est organisée dans la créature humaine, se produit son exercice; comment, par le fonctionnement combiné de l'âme, des organes corporels et des liens qui les unissent, se forment et se succèdent dans notre conscience les scènes variées de notre existence. Ce sont donc là, comme on voit, des études d'un ordre tout différent et qui doivent être soigneusement distinguées de celles dont nous allons maintenant nous occuper.

Ce n'est que très-accidentellement que, dans les présentes recherches, nous aurons occasion d'en dire quelques mots, plutôt encore pour les signaler que pour les approfondir, mais ce sujet sera exposé avec tous les développements qu'il comporte dans un traité spécial, à peu-près terminé aujourd'hui, où nous ferons connaître nos idées sur les opérations auxquelles procède l'âme, tant pendant l'état de veille que pendant celui de sommeil, ce qui comprend évidemment la vie terrestre de l'homme dans toute son intégralité.

Aujourd'hui, notre but principal est d'expliquer comment est

construit, comment est gréé le navire, de faire connaître l'état statique de sa constitution. Demain nous dirons de quelle manière, sous l'impulsion de la force, cette construction, ce gréement lui permettent de marcher, et nous dévoilent toutes les circonstances de sa dynamique. Aujourd'hui, en un mot, nous sommes dans le port, demain nous serons en mer.

En nous exprimant comme nous venons de le faire, il n'est nullement nécessaire d'expliquer plus longuement au lecteur que, dès l'abord, nous nous posons résolument et exclusivement sur le terrain du spiritualisme; qu'à l'encontre des idées matérialistes, nous croyons qu'il y a, dans la créature humaine, d'autres choses agissantes ou mises en action qu'un corps, de la matière et des forces terrestres. Et parce que chez l'homme nous constatons l'existence d'effets intelligents, d'effets dont il n'y a pas d'exemple que la production ait jamais été le résultat d'actions chimiques, physiques et mécaniques s'exerçant sur la matière, par cela même, disons-nous, il nous paraît simple, naturel, logique d'attribuer à une cause, à une force tout-à-fait spéciale, des effets tellement spéciaux aussi que, jusqu'à ce jour, aucune des forces connues et étudiées dans le domaine de la science d'ici-bas n'a pu leur donner naissance.

Certes, on en conviendra, ce n'est pas pousser bien loin l'outrecuidance que d'admettre que ce que le connu n'est pas parvenu à mettre à jour doit probablement trouver son explication dans une cause ignorée ou méconnue et distincte de toutes celles qui, à cet égard, n'ont pu faire autre chose, jusqu'à présent, que nous révéler leur impuissance.

En raisonnant, en procédant ainsi, nous ne faisons que suivre les exemples qui nous ont été donnés en si grand nombre par les explorateurs de la science, et nous craignons d'autant moins de les suivre dans cette voie que, d'une part, il s'en faut que tous aient été des esprits vulgaires; que, d'autre part, c'est en pensant, en agissant de la sorte qu'ils ont doté l'humanité des plus belles découvertes et qu'ils ont considérablement développé chez elle la connaissance des principes et le désir de les approfondir.

Lorsque notre grand astronome Leverrier eut reconnu dans la marche de quelques astres de notre système planétaire certaines anomalies qui lui parurent des plus singulières, il est possible qu'il ait eu d'abord la pensée d'étudier, plus profondément qu'il ne l'avait fait encore, les actions réciproques que les astres déjà connus exercent les uns sur les autres, afin d'y trouver les causes de ces perturbations. Mais, n'ayant rien obtenu par ce moyen, il ne s'obstina pas à s'immobiliser dans cette voie, et à déclarer qu'elle seule pouvait nous conduire à la vérité; il n'hésita pas, au contraire, puisque le connu ne pouvait rien lui apprendre, à faire appel à des causes encore ignorées, à fouiller dans les profondeurs non explorées du ciel, à se demander du moins ce qui pouvait s'y trouver, ce qui pouvait y agir, et bien lui en prit; car, non-seulement il obtint ainsi les explications qu'il cherchait, mais il lui fut permis,

avec le seul secours de la raison, et sans l'avoir vu, de signaler un nouveau monde dans les espaces célestes, et de désigner même le lieu où, en cherchant bien, on le trouverait. Les observations ultérieures ne tardèrent pas d'ailleurs à confirmer la légitimité du verdict prononcé par Leverrier.

Si l'illustre savant, se conformant en cela à l'immobilisme et à la routine du matérialisme, avait pensé que ce n'est que dans le connu que doivent se trouver les raisons de tous les effets produits, et qu'il est fort inutile de chercher ailleurs, non-seulement ces raisons lui seraient restées cachées, mais l'inventaire astronomique de notre système planétaire compterait une richesse de moins.

Et, à ce sujet, que quelques remarques incidentes nous soient permises, je les adresse aux spirites, et ne les crois pas inutiles.

Il faudrait être aveugle ou de mauvaise foi, pour nier la puissance de l'observation et de l'expérience dans les recherches scientifiques, pour méconnaître la part utile qu'elles prennent dans le développement du progrès. Mais, combien on se tromperait plus encore, si l'on croyait que tout est là ; et même, sans aller aussi loin, si l'on pensait que là, du moins, est l'essentiel. L'observation et l'expérience sont des semences très-susceptibles de produire, j'en conviens, qu'il est donc très-utile de posséder, mais qui ne produiront rien tant qu'elles tomberont sur un terrain stérile, parce que, par elles-mêmes, elles ne possèdent pas la vertu fécondante ; vous aurez beau les prodiguer dans ces conditions, elles resteront inertes, et je vous en citerai des exemples puisés dans l'histoire de l'humanité ; mais qu'elles soient reçues sur un sol riche et cultivé, et elles enfanteront des merveilles. Si, pour faire marcher la locomotive, il avait suffi d'observer que l'eau chauffée se transforme en vapeur, il y a longtemps, très-longtemps que la plus humble de nos cuisinières aurait rendu inutile l'intervention du génie de Stephenson. Depuis l'apparition de notre race sur la terre, il n'est pas un être humain qui n'ait mille fois observé, et l'on conviendra que cela représente un contingent assez nombreux d'expériences, qui n'ait observé, dis-je, qu'un corps soulevé au-dessus du sol, et abandonné ensuite à lui-même, ne va ni à droite ni à gauche, ni en haut, mais, que toujours il descend verticalement vers le bas. Or, qu'avaient produit, après de long siècles, ces milliards d'observations incessamment renouvelées depuis l'origine des temps ? Elles ne nous avaient rien appris sur les principes de l'œuvre de la création. Mais, un jour, il arriva que cette observation vint prendre place dans l'esprit de Newton, terrain fertile s'il en fut, soit de son propre fonds, soit par de préalables et persévérantes préparations, et, ce jour là, la connaissance des lois de la dynamique des astres fut acquise à l'humanité.

Nous savons aujourd'hui que c'est par les vibrations de l'éther, venant frapper notre rétine, que se produisent les phénomènes de la vision. Or, pendant combien de siècles l'homme n'a-t-il pas expérimenté ces phénomènes sans qu'il ait pu parvenir, non-seulement

à connaître les propriétés de l'éther, mais à se douter même que ce fluide existe. Sans le travail intelligent de quelques hommes de génie, nous continuerions à observer et à ne rien savoir. *

Les partisans les plus dévoués de l'expérimentation savent bien qu'à elle seule elle ne peut produire d'autre effet que de solliciter la raison et que c'est toujours et exclusivement à celle-ci qu'appartient le droit de conclure ; mais la raison ne sera-t-elle pas plus faiblement mise en vibration, si, au lieu de la faire partir du repos, vous l'avez préalablement stimulée, si vous lui avez donné une première impulsion dans le sens même des idées que les observations sont appelées à justifier, si vous lui avez signalé ce qu'il y a de satisfaisant pour l'intelligence, d'utile pour le cœur dans les nouvelles croyances que vous désirez lui faire acquérir.

Quoique l'homme ne soit pas ennemi de l'extraordinaire, il n'aime pas les surprises brutales ; un peu de préambule lui est agréable, je pourrais même dire lui est nécessaire. Le convive qui se met à table ne dédaigne pas de jeter un coup d'œil sur le menu du dîner ; quand on est au théâtre, le programme du spectacle est toujours le bienvenu ; une séance sans ordre du jour fait naître dans notre esprit des interrogations d'autant plus déplaisantes qu'on ne sait qu'y répondre ; sans l'appel musical d'une ouverture, un opéra dans lequel tout est chanté, recevrait au début un accueil distrait où la surprise primerait la sympathie ; enfin, à tout livre il faut un titre, et nous serions fort empêchés, dans nos villes, si les maisons n'avaient pas de numéros.

Mais toutes ces choses, me dira-t-on, sont vulgaires et fort connues, j'en conviens. Aussi, si je vous en parle, veuillez croire que ce n'est pas pour vous les apprendre, c'est pour vous prier de les appliquer.

En dehors des conditions que je viens d'énumérer, la raison pourra recevoir un choc, elle pourra être étonnée, mais elle ne sera pas dirigée, et que pourra-t-elle faire d'utile, en une matière nouvelle, encore inconnue pour elle, si la direction lui manque. Quand le train du chemin de fer n'est pas sur ses rails, mieux vaut encore laisser en repos la force qui doit le trainer que lui donner une impulsion qui, nous n'en avons que trop d'exemples, ne produira que des divagations, du désordre, des catastrophes.

Je conclus donc en disant : observez, observez toujours, il le faut ; c'est œuvre utile, nécessaire, indispensable. Mais, en même temps, instruisez la raison sans laquelle rien ne se peut faire, cette raison qui a charge d'étudier, de prononcer, d'utiliser. En conséquence, pendant que les observateurs opéreront de leur côté, que les hommes qui ont acquis les éléments de fécondation nécessaires pour faire germer la semence spirituelle, les déversent sur ceux qui ne les possèdent pas encore. Puis, le terrain étant bien préparé, entrant en participation pour un travail commun, les premiers feront connaître les résultats observés, les seconds montreront la place qu'ils doivent occuper dans les coordinations de l'œuvre

de Dieu, et les uns et les autres auront ainsi noblement utilisé les richesses acquises. Qu'ils ne craignent pas de s'appauvrir à ce métier, car ils auront fait de la charité bien placée ; or cette charité ne saurait spolier personne puisqu'elle donne du bonheur à tous.

Encore un mot sur ce sujet et je termine. L'observation, vous en êtes tous convaincus, ne peut se passer de la raison. Sans la raison, elle n'est dans ce monde qu'un fait brut dont l'existence seule nous est révélée, dont les corrélations dans l'œuvre de la création nous sont inconnues, et dont, dans cet état, l'inutilité est manifeste. Mais, si telle est la situation à jamais improdutive de l'observation sans la raison, il est loin d'en être de même pour celle-ci qui, quoique privée d'observations, et ce qui est plus remarquable encore, malgré de très-mensongères indications, a eu la puissance de s'élever jusqu'aux vérités éternelles.

N'est-ce pas en effet, en dépit de tout ce qu'il y avait de contradictoire dans les apparences que la raison de Galilée a su imposer le repos là où cependant tout le monde voyait et voit encore le mouvement, et donner à ce qui paraissait immobile l'animation d'un perpétuel déplacement dans les espaces célestes. Et, remarquons en passant, et en mettant d'ailleurs de côté toute préoccupation d'ordre catholique, que si la postérité a pu se montrer si fort offensée de la condamnation qui a frappé la pensée d'un de nos plus grands génies, c'est qu'il lui a été possible, à elle, d'appeler la cause devant le tribunal de la raison. Mais les contemporains, qui ne pouvaient apprécier que d'après l'observation brute, tout en regrettant les rigueurs exercées contre la personne, ont dû croire à la légitimité d'un arrêt qui ne faisait que rétablir les choses dans l'état même où elles se produisaient devant eux, où ils les observaient tous les jours.

Gardons-nous donc d'exagérer la puissance intrinsèque des observations puisque, au lieu de suivre leurs indications, la raison est quelquefois obligée de s'insurger contre elles et de les prendre à rebours. Et ce n'est pas seulement dans les phénomènes du ciel, mais dans ceux, plus saisissables pour nous, qui se montrent sur la terre que nous trouvons de puissants motifs d'être circonspects. Interrogez, par exemple, avec les seuls yeux du corps et sans ceux de la raison, les énigmatiques perspectives du mirage et d'un bout à l'autre vous marcherez de déceptions en déceptions.

Il en est encore de même de ce qui concerne nos sympathies. Dans nos unions conjugales, je ne vous dirai pas de mettre de côté les observations qui se rapportent au physique et au bien-être, car de telles défenses seraient, selon moi, contraires aux plus nécessaires inspirations de la loi naturelle, mais je vous conseillerai toujours de mettre aussi la raison dans le plateau de la balance. De ne pas oublier surtout que vous n'êtes pas seul ici, et que s'il est juste que vous cherchiez, vous homme, à être satisfait, il ne l'est pas moins qu'elle, la femme, le soit aussi. S'il en est autrement, si la bouche seule a parlé, quelles que soient les prestigieuses appa-

rences d'aujourd'hui, ne comptez pas sur un bonheur pur et durable ; car, pour ce bonheur, il faut la réciprocité qui confond les âmes et vous aurez préféré l'égoïsme qui les désunit.

Tenez pour certain que tout fait sur lequel la raison n'a pas été mise préalablement en mesure d'exercer un contrôle, est à la merci de toutes les diversions, parce qu'il est privé de toutes les attaches, et croyez bien qu'à l'intelligence qui aura brutalement perçu ce fait, sans réflexions préalables, il sera tout aussi facile de faire croire qu'il est l'œuvre de Dieu que celle d'un truc.

Préparez donc d'avance le terrain, et faites en sorte qu'on ne puisse pas, avec une égale facilité, y glisser sur toutes les pentes.

(*A suivre.*)

F^{ois} VALLÉS.

Réponse à M. J.-B. Loomis, anti-réincarnationniste, par M. J. Damiani.

En réponse à un article signé J.-B. Loomis et réfutant les théories de la réincarnation, M. G. Damiani écrit de Naples, 1^{er} novembre 1878, la lettre suivante, adressée au rédacteur en chef du « Banner of Light » de Boston, Etats-Unis.

Monsieur le Rédacteur,

Je me considère comme très-honoré des trois colonnes que M. J. B. Loomis a bien voulu me dédier dans votre numéro du 23 octobre dernier, en réponse à une question que j'adressais à notre éminent frère, A.-J. Davis, et je vous supplie de m'accorder l'hospitalité pour ces quelques lignes.

M. Loomis commence son article par une discussion sur la puissance médianimique de M. J. Davis, et fait observer qu'il est peu de personnes qui partagent l'opinion anti-philosophique de la réincarnation ; rarement on la prend en sérieuse considération, et quant à lui, il la tient pour une fantaisie puérile et sans fondement de l'enfance du monde.

En ceci, je suis contraire au dire de M. Loomis, autant que deux esprits peuvent différer, car en mettant de côté que la pluralité des existences fût la conviction des peuples civilisés de l'antiquité, depuis les Indous et les Egyptiens jusqu'aux Grecs et aux Romains ; que depuis le Zend Avesta et le Bhagavad-Gita jusqu'à la Bible, tous les livres sacrés en sont saturés, nous trouvons parmi les anciens qui partageaient cette croyance des hommes tels que Zoroastre, Confucius, Zamolxis, Thalès, Phérécydes, Pythagore, Socrate, Platon, Cicéron, Plutarque, Marc-Aurèle et Jamblique ; des bardes comme Homère, Ovide, Virgile, Dante ; des pères de l'église comme Tertulien, Origène, Jérôme et Synésius. Certainement, M. Loomis ne compte pas de tels hommes parmi les ignorants.

Que dire des réincarnationnistes modernes Lessing, Schlegel, Warburton, Moore, Grandville, Bergerac, Damiron, Franck, Botril, Fourier, Esquiros, Ruffini, Montal, Reynaud, Allan Kardec, Jean Delormel, Flammarion, Eugène Nus, Ballanche, Saint-Martin, Pezzani, Tremeschini, d'Azeglio, Victor Hugo, Mazzini, et tant

d'autres qui ont écrit des volumes admirables sur les éthiques de cette doctrine. M. Loomis affirme qu'il y a peu de personnes qui prennent en considération ce mythe brahminique. Je ne vois pas à quelles sources il a puisé ses renseignements. Max Müller nous apprend qu'il y a dans le monde 4 ou 500 millions de Bouddhistes, y compris les Hindous, (il ne compte pas les Chinois) qui sont réincarnationnistes, soit plus de la moitié des âmes sur la terre (sans compter les spiritualistes).

Quant aux qualités intellectuelles de ces Orientaux, M. Pables nous dit avoir trouvé parmi les Bouddhistes des hommes qui étaient ses maîtres en métaphysique.

« Voir n'est pas croire, » s'écrie M. Loomis ! — Pas toujours, certainement ; mais quand les mêmes faits sont répétés progressivement, qu'ils sont contemplés par différentes personnes habitant différentes contrées. Si, dans ces conditions, voir n'est pas croire, le genre humain égaré n'a plus qu'à condamner le sens de la vue, qu'il soit physique ou spirituel.

Mais si nous répudions ainsi le sens spirituel, de quelle valeur seront les neuf dixièmes des ouvrages de J.-A. Davis, principalement basée sur sa merveilleuse clairvoyance.

Qu'il me soit permis de dire maintenant à M. Loomis pourquoi je pense n'avoir pas été trompé dans mes visions spirituelles. Avant d'être réincarnationniste, et quand j'étais aussi opposé à cette théorie que peut l'être aujourd'hui M. Loomis, différents médiums, qui ne se connaissaient pas, m'entretenaient de mes réincarnations ; j'en ai beaucoup ri, à l'époque où je qualifiais ces révélations d'histoires ! Mais quand, après avoir oublié ces circonstances, plusieurs années s'étant écoulées, je possédai le don de la vision spirituelle ; quand je me vis moi-même au milieu des familles de mes existences passées, vêtu des costumes du temps et des peuples que m'avaient décrits d'autres voyants, oh ! pour moi, voir dut être croire.

Où M. Loomis a-t-il vu dans le Credo des réincarnationnistes que, dans un but de vengeance, notre âme devait animer la carcasse putride d'un animal quelconque ? Que M. Loomis m'éclaire à ce sujet, car je confesse mon ignorance.

Je n'ai pas non plus exprimé le bienveillant regret de voir M. J.-A. Davis entouré de ténèbres en ce qui concerne quelques vérités fondamentales ayant trait au spiritualisme ; mais j'exprime cette opinion, que, nous tous, les spiritualistes du monde entier, nous sommes dans une ignorance relative de choses spirituelles ; que, malgré les témoignages réitérés de plus d'un voyant, comme notre frère J.-A. Davis, une faible partie du voile a seulement été soulevée, et je la compare au trou que ferait une épingle dans un rideau.

Je ne citerai qu'un argument en faveur de la réincarnation. D'où viennent les Socrates, les Solons, les Galilées, les Washingtons et les Garibaldi ? ont-ils hérité du génies de leurs parents ? Je me suis laissé dire que le Père de Buonaroti (Michel-Ange)

était un épais *ignoramus* ; celui de Solon, un nigaud. Le génie est-il le résultat du souffle divin ? S'il en est ainsi nous sommes des automates privés de volonté personnelle et de libre arbitre. Comment M. Loomis explique-t-il que Dieu ait donné la vie à deux créatures, l'une douée de toutes les facultés, et l'autre privé des mêmes avantages ? l'une destinée à parcourir la route de la manière la plus brillante et arrivant aux régions supérieures, tandis que l'autre est confinée dans les bas-fonds de la société, menant une existence misérable ? Comment M. Loomis conciliera-t-il ces deux destinées avec la justice de Dieu ?... A nous, la réincarnation explique ce mystère en nous enseignant que les rares génies qui, de temps en temps, viennent sur la terre après avoir passé par différentes phases, sont envoyés vers nous pour être les missionnaires du progrès.

Nous voyons que la révélation, l'histoire, l'intuition, la clairvoyance, tout en un mot nous amène à cette vérité de la réincarnation, et si le sceptique désire encore quelques preuves, qu'il se rappelle l'assurance qu'avaient certains hommes célèbres de leurs incarnations passées.

Pythagore, défiant le ridicule et l'ironie de ses contemporains, avait coutume de dire publiquement, qu'il se souvenait avoir été Hermotime, Euphorbe et un Argonaute ; Julien l'apostat, se rappelait avoir été Alexandre de Macédoine ; Alexandre Dumas père affirmait qu'il se souvenait avoir été Aristippe, et j'ai connu deux dames anglaises, dont l'une se rappelait une de ces incarnations et l'autre trois.

Je pourrais citer encore plus d'un exemple ; mais je m'arrête, car la devise des spiritualistes doit-être : « *Cherchez et vous trouverez.* » Plus d'un adepte de la philosophie spirituelle a été amené à croire à la réincarnation par les différents exemples que j'ai cité plus haut. Que tout homme qui, au-delà de l'Atlantique, étudie la plus noble des sciences et des philosophies puisse, par la réincarnation, résoudre les problèmes multiples de la vie qu'aucune autre théorie ne peut expliquer, voilà ce que je souhaite.

Naples (Italie), 1^{er} novembre 1878.

J. DAMIANI.

(Traduit par C.-B. Steiner.)

FAITS SPIRITES A PIERREVERT. — M. Gallian nous relate quelques phénomènes qui ont lieu à Pierrevert ; quelques-uns ne peuvent être insérés dans la revue, d'autres doivent recevoir la publicité ; tels sont les faits suivants :

M. Gallian est un investigateur sérieux et studieux.

« Le sieur R. tira au sort le même jour que le sieur T., ils se marièrent le même jour, ils eurent chacun une fille le même jour, ces deux filles se marièrent encore le même jour : c'est là que finit cette curieuse coïncidence. Les deux familles n'habitaient pas le même pays ; cependant elles n'étaient pas éloignées l'une de l'autre.

Il serait bon d'évoquer les Esprits pour savoir si, dans cette circonstance, il n'y a qu'un effet du hasard.

Je vous avais dit dans l'une de mes dernières lettres que l'un de mes amis ayant voulu évoquer l'esprit familier de sa maison avait été renversé par une force inconnue et avait vu voler au loin son papier et son crayon. Le même individu m'a dit dernièrement, que presque toutes les nuits il était en proie à des rêves qui lui procuraient un si grand bonheur que, quand il se couche, il a le désir de ne jamais plus se réveiller.

S'il se réveille et que son rêve soit interrompu, il se rendort et reprend le fil de son rêve. »

« Un autre fait s'est passé dans mon pays il y a environ 50 ans ; la personne à qui cela est arrivé est encore vivante et me l'a rapporté il y a peu de jours : il s'agit d'une nouvelle mariée qui, huit jours après son mariage, fut atteinte d'une maladie qui lui fit perdre l'appétit et le sommeil : elle prit son mari en horreur, il était un fort bel homme, mais elle le voyait sous des traits difformes. Cette dame revint à la maison paternelle, et, pendant longtemps, malgré les soins des médecins, elle resta dans un état de prostration ; il y avait déjà environ huit mois qu'elle dépérissait lentement, quand elle se décida à aller à la ville voisine en compagnie de sa mère ; arrivée sur la place, elles furent accostées par une grande dame, pâle, vêtue d'une robe violette, avec une coiffe à petits plis et un ruban lilas autour de la tête.

Cette dame ressemblait à une figure en cire, elle avait un air de bonté remarquable ; s'adressant à la malade, elle lui dit : Madame, n'est-ce pas vous qui êtes mariée à S^{te} T. ? vous êtes gravement malade ; si vous voulez, je vous enseignerai quelqu'un qui, probablement pourra vous guérir.

La mère et la fille, fondant en larmes, lui exprimèrent leur satisfaction et leurs remerciements.

La dame leur dit d'aller voir un certain Monsieur D., s'il ne peut pas vous guérir, vous reviendrez ici, sur la place, à tel endroit où vous me trouverez, et là, je vous indiquerai une autre personne qui, assurément vous guérira.

La mère et la fille furent trouver le sieur D. ; il dit à la malade qu'elle n'aurait plus eu que trois mois à vivre, si elle n'avait rien fait pour combattre son mal.

La première ordonnance n'eut pas un bon succès, mais la seconde, quinze jours ou trois semaines après, rendit la vie et la santé à la malade.

Les remèdes employés étaient bizarres et semblaient avoir rapport au secret de l'antique nécromancie.

Toujours est-il, que les idées fréquentes de suicide disparurent, la santé revint, en même temps que l'affection pour son mari. Un fait de médiumnité auditive se produisit en ce temps là chez l'ex-malade ; un dimanche où elle devait aller avec son père chez son époux qui habitait un pays voisin, elle ne voulut pas partir par

cette raison qu'elle entendait les grelots du cheval qui amenait son mari auprès d'elle; le père n'entendait rien, mais la fille entendait, et une demi-heure après il arriva comme elle l'avait dit.

Je certifie l'exactitude de tout ce que je viens de raconter, cela s'est passé de mon temps et dans ma maison.

GALLIAN, à Pierrevert.

Simples notes sur l'état actuel du Spiritisme en France.

Sous ce titre, je me propose de présenter quelques observations quant au mouvement spirite en France. En recherchant la nature des questions qui passionnent ses adeptes, en étudiant l'esprit qui préside à sa doctrine, nous verrons à la fois, et le bien moral que produit actuellement cette idée, et le bien supérieur plus général, plus parfait, plus grand et plus digne qu'elle est appelée à produire dans l'avenir. Je crois qu'en élargissant le cercle de ses études, et surtout en portant ses observations vers un objectif scientifique, le Spiritisme entrera plus intimement en rapport avec les tendances d'un siècle essentiellement expérimentateur, et qu'il fera enfin comprendre que lui seul est capable de satisfaire l'idéal moderne, par un parfait accord entre la raison pure, l'évidence démonstrative et le sentiment religieux; il montrera que pour lui la foi n'est que la sublime synthèse de la science et de la philosophie.

LE SPIRITISME SCIENTIFIQUE, ET LE SPIRITISME PHILOSOPHIQUE.—Tandis que les premières manifestations ne causaient en Amérique qu'une émotion de curiosité, ces mêmes faits, expérimentés en France, et particulièrement à Paris, y causaient une véritable révolution philosophique. Avec cette admirable faculté de déduction qui est le propre de l'esprit français, avec ce talent d'observation qui va scruter le moindre fait, avec cette logique lumineuse qui ne veut laisser dans l'ombre aucune conséquence, les nouveaux phénomènes étaient poursuivis, étudiés, commentés.

Les Américains avaient dit: « La matière se meut, donc une nouvelle force se révèle. » Les Français dirent: « La matière se meut obéissant à une manifestation intelligente, donc une force psychique existe. » Et, partis de ce point: « la force spirituelle démontrée » ils conclurent que, dans ses rapports intelligents, elle constitue la véritable Philosophie positive, et que, dans ses rapports avec les agents matériels, elle constitue, sur de nouvelles bases, une véritable Science spiritualiste.

Certes, l'œuvre d'affirmation était immense: tout était à faire. Il fallait établir, grouper, classer des faits multiples, les rattacher ensemble, et, de ces faits observés isolément, puis coordonnés, contrôlés l'un par l'autre, faire jaillir une identité de témoignage capable d'établir l'évidence et de porter la conviction dans les consciences.

Cette tâche réalisée, une tâche plus importante, peut-être,

commençait. Il fallait vulgariser cette vérité inconnue, lui donner un corps, la formuler de telle sorte qu'elle devint accessible aux masses, et qu'elle fût, pour toutes les intelligences, le point de départ d'une philosophie progressiste, tout à la fois la plus simple et la plus haute des doctrines.

On sait comment un homme d'une capacité supérieure, d'une âme généreuse, réalisa ce programme : le nom d'Allan Kardec, le fondateur de la Doctrine spirite, est encore méconnu; nulle part il n'est inconnu.

Quand les passions hostiles se seront apaisées, quand le temps et l'étude auront triomphé des préjugés bruyants, la France revendiquera ce nom, elle sera fière d'avoir, par un de ses fils, embrassé toute une moisson de vérités, enserrées dans un phénomène resté hors d'elle inobservé ou incompris.

Allan Kardec, concluant des faits spirites à une doctrine philosophique, répondait admirablement au besoin actuel. Il donnait ainsi, à une lueur encore indéfinie, une forme concrète, la faisait forte et vivace, déterminait sa place dans le monde des faits et laissait prévaloir son influence dans le monde des idées. Trop prudent et trop éclairé pour confier la révélation aux seuls savants, dont il semble qu'un préjugé d'exclusivisme dirige la décision, sachant que l'Académie, cette pédante cour ou règne encore l'étiquette, fait faire longtemps antichambre aux découvertes qui n'ont pas l'heur d'avoir un de ses pairs pour parrain, instruit enfin par toutes les luttes du magnétisme, et trop peu sûr des hommes qui forment, en quelque sorte, l'aristocratie de la pensée, Allan Kardec eut hâte de donner à ses recherches une sanction, moins autorisée que la sanction scientifique; mais à coup sûr plus spontanée, plus loyale, plus franche et plus ferme : il s'adressa à l'opinion.

Il parla au monde ce langage clair, simple, concis qui est le langage de la raison et que la foule entend si bien; il lança sa doctrine dans le grand courant populaire, sûr de la retrouver plus virile, plus lucide, plus haute pour le jour où, entraînés par l'opinion elle-même, les savants voudraient enfin honorer la science en lui présentant la nouvelle vérité.

C'est ainsi que le Spiritisme prit tout d'abord droit de cité en France, incarné dans une Philosophie la plus équitable dans ses principes, la plus admirable dans sa morale, la plus consolante dans sa foi.

Faut-il nous arrêter ici? Une idée qui renferme à la fois, dans une perfection relative la croyance, la Morale et la Justice, n'est-elle pas une idée complète? Allan Kardec, qui a dit le premier mot de cette révélation, n'en a-t-il pas dit aussi le dernier? La direction qu'il a imprimée au mouvement spirite, est-elle la seule qu'il faille suivre? Ou bien, en reconnaissant l'excellence de l'œuvre accomplie, n'y a-t-il pas nécessité aujourd'hui de tenter une application qui atteigne plus directement les esprits dans leurs préoccupations intimes?

Pour nous arrêter à une solution, ce sont les faits eux-mêmes que nous devons interroger.

Le cri d'approbation qui s'est élevé à l'apparition du « *Livre des Esprits* » le grand mouvement qui s'est produit alors, sont les plus sérieux témoignages de l'excellence de l'œuvre d'Allan Kardec. Mais ce mouvement s'est-il accentué ? l'émotion première s'est-elle communiquée ? La fièvre de recherches qui agitait alors les Esprits, a-t-elle trouvé un aliment suffisant, et ne s'est-elle apaisée que dans le calme d'une conviction arrêtée ? En un mot, la situation du Spiritisme est-elle en progrès ?

La réponse est pénible ; mais elle est instructive et nous montre de quel côté doivent se tourner nos efforts.

Nous savons que, parmi les causes multiples qui ont entravé le mouvement de propagation, la première vient de l'opposition positiviste. Non pas qu'il s'agisse d'une opposition ouverte, qui permet d'établir au grand jour une lutte, dans laquelle chaque coup porté et paré est apprécié par la foule.

Le Positivisme triomphe par une guerre sourde, faite dans l'obscurité, à l'aide d'habiles insinuations, appuyées par l'affectation du dédain, soulignées par le sourire, et achevées par le silence. Le Spiritisme n'est pas considéré par ces faux juges sous la face qui montre sa force, il n'est pas jugé comme recherche expérimentale, comme phénomène physique, comme loi inconnue, parce qu'alors il faudrait compter avec lui et lui ouvrir dans les rangs des sciences positives une large place, d'où il projetterait bien vite sur la plupart des questions résolues présomptueusement par la fantaisie positiviste, une lumière jugée inopportune. Le Spiritisme est jugé au point de vue purement religieux ; ses adeptes (et ici la marge est large) deviennent les illuminés d'une doctrine étrange, bizarre mélange de tous les systèmes spiritualistes connus. Ces spirites, faibles cerveaux, — pauvres en phosphate, — qu'une malheureuse prédisposition à l'hallucination a jetés « dans les plus grossières pratiques du moyen âge, » sont le « reliquat d'un passé superstitieux » venant faire tache sur un « siècle de lumière. »

C'est d'après les attaques de ses ennemis qu'on trouve le véritable terrain de la défense : le Positivisme qui aime tant à affecter un langage rigoureusement scientifique, le Positivisme qui se targue de mathématiques ne nous prouve pas par $A > B$ que les phénomènes, « dits spirites, » n'existent pas ; mais, nous honorant par une manière d'être toute spéciale, il nous accable agréablement sous des épithètes empruntées au journalisme, ... le plus aimable peut-être, mais à coup sûr le moins positif du monde.

Dans cette manœuvre il y a un aveu. Le Positivisme lorsqu'il feint d'ignorer que nous lui proposons une force à analyser, un phénomène à examiner, nous prouve qu'il a peur de l'analyse et peur de l'examen. En nous refusant une réfutation scientifique, il nous montre que sa science craint de se mesurer à la nôtre ; il nous laisse voir, du même coup, notre force et sa faiblesse.

Notre force, elle est toute entière dans les faits eux-mêmes. Quand nous parlons de notre Philosophie, certainement la plus rationnelle qui soit, on nous ridiculise au nom de la raison. Quittons ce terrain où le sophisme a trop beau jeu ; battons nos adversaires chez eux et avec leurs propres armes : Présentons la question dans son jour le plus lumineux : forçons la science à un examen qu'elle ne saurait refuser qu'en compromettant sa bonne foi, ou sa compétence ; en un mot opposons, dès maintenant, à une École qui se glorifie d'être la Science Matérialiste, le contre poids du Spiritisme Scientifique.

(A suivre.)

GEORGES COCHET.

L'Esprit Palatinus et la Phonétique latine.

Auteur d'une phonétique française que nous avons récemment publiée et qui se distingue des autres ouvrages sur la matière par les règles nouvelles que nous y formulons, nous sommes à même aujourd'hui de donner une phonétique latine dans laquelle nous ferions connaître la véritable prononciation de la langue de Cicéron et d'Horace, si nous ne craignons de passer pour ce que nous ne sommes cependant pas, un halluciné.

Mais, nous dira-t-on sans aucun doute, comment pouvez-vous vous vanter de connaître une chose que chacun ignore ?

Personne, assurément ne connaît la vraie prononciation latine, et si nous n'avions à donner la preuve irrécusable de pouvoir trancher une question aussi ardue que celle-là, on regarderait l'assurance que nous en donnons non-seulement, comme fort téméraire, mais même comme le résultat d'une aberration de notre esprit.

Il n'en est pas ainsi, et nous allons bientôt le prouver.

Qu'on nous permette d'abord une digression qui, du reste, n'est pas hors de propos.

Ayant étudié le grec et surtout le latin avec amour, nous avons toujours regretté d'ignorer la véritable prononciation de cette dernière langue et de voir en outre qu'on l'enseigne si mal en France, car il faut cependant reconnaître que nous avons des données certaines sur la prononciation de bien des mots, prononciation qu'observent les Allemands et les Russes, par exemple, et que nous nous sommes toujours fait un devoir d'observer nous-même. Mais il y a loin de là à l'entière connaissance de la dite prononciation.

Cela dit, nous rentrons à l'instant dans notre sujet.

Parlant un jour latin avec un étudiant en droit, nous ne pûmes nous empêcher de lui dire qu'il prononçait fort mal cette belle langue, et nous l'engageâmes à se corriger ; mais bientôt la conversation prit une autre tournure, et il ne fut plus question du latin.

Le soir du même jour, grâce à deux forts médiums profondément endormis, nous eûmes une séance des plus remarquables.

Nous en décrivons une autre fois toutes les péripéties.

Nous ne parlerons aujourd'hui que de ce qui a trait à notre sujet, et cela le plus succinctement possible.

Un Latin, du nom de Palatinus, se présente, et, s'adressant directement à nous :

— J'ai entendu, ce matin, ta conversation avec un tel, et tu avais bien raison de dire qu'il prononçait fort mal notre langue, comme tous les Français, du reste.

— Et nous, lui demandâmes-nous aussitôt, prononçons-nous mieux ?

— Certainement, répondit-il, tu prononces mieux, mais tu as encore des leçons à prendre.

— Cher Esprit, fimes-nous, voudrais-tu nous les donner ?

— Avec grand plaisir, dit-il.

Il vint donc pendant plusieurs soirées et nous enseigna ce que nous ignorions complètement.

Voilà comment nous connaissons maintenant la véritable prononciation latine ; mais oserons-nous jamais dire que nous en devons la connaissance à un Esprit ?

Cependant nous voudrions bien publier une phonétique latine, dans laquelle on trouverait des règles aussi utiles, aussi intéressantes, nous osons le dire, que celles qu'on trouve dans notre phonétique française ; car dans celle-ci, grâce à notre oreille excessivement délicate, nous avons montré des nuances de prononciation, que le plus grand, le plus éminent de nos lexicographes n'a pas saisies. Nous prouvons même que la plupart des règles qu'il donne dans son admirable dictionnaire sont fausses.

Exemple, entre autres, de la vraie prononciation d'un mot latin : COELUM.

Les Français prononcent célo^m. — Les Allemands et les Russes, tsélo^m. — Les Italiens, à peu près tchélo^m.

Eh bien ! d'après Palatinus, ce mot ne se prononce d'aucune de ces trois manières : l'e se détache de l'o et, conséquemment, on doit prononcer co é lum. Docteur C. PÉREYRA.

Revue générale du Spiritisme.

L'*Exposition des sciences appliquées* a lieu en ce moment à Paris ; dans le programme des promoteurs de cette exposition internationale, nous trouvons le passage suivant qui a trait aux cinq classes de géologie appliquée et de paléontologie :

« Lorsque cet être, nu et désarmé (l'homme), doué pour toute parole d'un gloussement bestial, et pour toute intelligence de la lueur confuse de l'instinct, apparut sur la terre, il trouva sa demeure peuplée de monstres horribles, couverte d'impénétrables forêts et de cloaques immenses.

« La faim chassa l'homme de ses cavernes, et il dut commencer une effroyable lutte, dont la science raconte les péripéties et qui dure encore. Il achève ses conquêtes. Il défriche, cultive et

embellit sa demeure. Il la transforme. Il pose des rails au milieu des forêts vierges, perce les montagnes, fouille les entrailles de la terre et les abîmes des mers, mesure les cieux, explique les météores, prévoit les tempêtes, et va chaque jour perfectionnant le puissant outillage scientifique et industriel auquel il doit ses victoires, et grâce auquel il prendra enfin possession de la planète tout entière, pour y faire régner la science, les arts, le bien-être et la paix. »

Nota. — Oui l'homme perfectionne son outillage industriel et scientifique, mais ce qu'il doit aussi parfaire, c'est son outillage moral que les luttes industrielles ne donnent pas.

Le spiristisme seul, avec ses déductions logiques, bien comprises, bien mises en actes, lui apportera ce complément indispensable qui ennoblit le travail humain, lui donne une sanction, et un but progressif rationnellement déterminé.

Au sujet de cette exposition, M. Victor Meunier a écrit dans le *Rappel* les paroles suivantes, que tout spirite approuvera des deux mains.

« Cuvier comparait les fossiles à des médailles frappées par la nature en commémoration des grandes époques de l'histoire du globe. Les œuvres de la technologie sont pour l'histoire sociale des témoins aussi éloquents ; seulement, ce n'est pas un souvenir qu'elles rappellent, c'est une promesse qu'elles rapportent. Comme une médaille devient le signe représentatif de l'époque dont elle porte l'empreinte, ainsi telle invention résume à elle seule les tendances les plus élevées de notre temps. Et de telle œuvre industrielle (du télégraphe électrique, par exemple, ou de la locomotive à vapeur), la loi de subordination des caractères, aussi vraie dans l'ordre social que dans le monde physiologique, — je veux dire vraie au même degré. — permettrait de déduire les conditions de la société à venir.

Par l'industrie nouvelle, un fait nouveau est mis en lumière ; c'est que l'homme n'est pas condamné à perpétuité au labeur exclusivement matériel, labeur indigne de lui, puisque la force aveugle d'automates suffit à son accomplissement. D'où suit qu'un temps doit venir où nul de nous ne verra s'éteindre en lui cette *lumière spirituelle que chacun apporte en naissant*. Ainsi, notre siècle répond victorieusement à cette condamnation portée sur l'antiquité ; « L'homme sera heureux quand la charrue et la navette marcheront d'elles-mêmes. » (Aristote.) Ce que les grands penseurs d'autrefois déclarèrent impossible est une vérité vulgaire parmi les enfants d'aujourd'hui. »

Une nouvelle classe au conservatoire de musique. — L'*Indépendant* de Douai, du 15 juillet 1879, a été frappé de la quantité d'artistes s'occupant de musique, qui deviennent médiums ; les réflexions qu'il fait à ce sujet sont nées dans bien des Esprits observateurs, et nous pensons avec raison que si dans les divers mi-

lieux de notre société ces personnes voulaient bien noter leurs remarques, il pourrait en ressortir cette vérité : Le monde est spirite, l'avenir appartient au spiritisme :

« Si, comme tout le fait supposer, la chose prend de grandes proportions, on sera forcé de créer une nouvelle classe au Conservatoire : La classe des médiums. Et les jeunes personnes qui en sortiront avec des premiers prix seront certainement fêtées et adulées, non-seulement par les directeurs, mais encore par les auteurs, qui ne dédaigneront pas de collaborer avec ces mandataires des grands maîtres.

« Le théâtre est donc sur le point d'être régénéré, grâce à l'initiative privée de quelques dames artistes qui n'ont pas craint de se mettre en communication directe avec les trépassés.

« Il n'y a qu'une chose à redouter, c'est que la jalousie ne s'empare des vivants. Alors, ces derniers ne reculant devant rien, déclareraient une guerre acharnée aux habitants du sombre empire et tout serait à jamais perdu. »

Rira bien qui rira le dernier.

Les Possédées de Verzeguis (Italie) ont vivement surexité l'opinion publique ; les prêtres et les savants italiens ont tour à tour cherché à donner la raison de ce phénomène de possession sans y parvenir ; cependant, ces faits s'étant renouvelés dans tous les pays, on est en droit de se demander pourquoi les hommes de science font-ils la conspiration du silence autour de cette question, et s'unissent-ils aux sectes religieuses qui ont toujours cherché à l'enterrer avec leurs cérémonies de premières classes ?...

Les journaux politiques racontent ces faits exactement comme on le fit, il y a 30 ans, avec le même ricanement et la même incompetence. « Ne devrait-on pas, devant ces phénomènes qui s'imposent, en demander enfin la solution au spiritisme qui, seul, a puissance pour la connaître ? nous citons ce que dit des possédées de Verzeguis le *Rappel* du 18 juillet :

« Nous avons raconté, à la fin de l'année dernière, les actes de folie religieuse auxquels s'étaient livrées quarante femme de la commune de Verzeguis (Italie), à la suite de prédications sur l'enfer.

« Deux commissaires ont été envoyés dans cette commune par le conseil sanitaire d'Udine pour étudier la maladie de ces femmes.

« La *Nazione* résume le rapport de ces commissaires. Ils ont constaté que les quatre cinquièmes de ces pauvres affolées, qu'on exorcisait au sanctuaire de Clauzeuc, avec une mise en scène qui exaspérait jusqu'à la fureur leurs accès d'hystérie, auraient échappé à la contagion de l'exemple, si on n'avait pas pratiqué publiquement l'absurde cérémonie destinée à chasser le diable de leur corps.

« Les malades, dit la *Nazione*, éclataient en cris désordonnés,

en hurlements, en paroles obscènes. Elles se croyaient damnées et ne voulaient pas être appelées par leur nom. Elles reconnaissaient ceux qui se présentaient à elles; elles étaient avides d'eau-de-vie. Cette boisson prise à dose modérée les soulageait. Elles parlaient à la troisième personne et comme si elles avaient été du sexe masculin, en faisant croire que ce n'étaient pas elles qui parlaient, mais un Esprit, un démon qui habitait leur corps depuis des années et qui avant se trouvait dans le corps d'autres personnes.

« Elles se disaient prophétesses et prédisaient les événements les plus étranges. Elles parlaient un mauvais italien plutôt que le dialecte du Frioul. Parfois c'était un langage exotique qui rappelait le latin et le français.

« Cela faisait dire aux bonnes gens de l'endroit que les possédées, dans le paroxysme des accès, parlaient français et latin. Et cela bien entendu, par la bouche du démon, car elle n'avaient jamais étudié ni parlé ces langues.

« Elles avaient une aversion invincible pour les prêtres. Quand ils les exorcisaient, elles les accablaient d'insultes grossières, en racontant et en inventant des histoires qui faisaient rougir jusqu'au blanc des yeux les ministres du sanctuaire.

« Elles se tordaient, s'agitaient, se démenaient à la vue des objets sacrés, au son des paroles sacramentelles du rituel, au contact de l'étole ou de la main du prêtre.

« Un jour, toutes ces possédées furent réunies dans une église, parée pour la circonstance et remplie de monde. Elles devaient entendre une messe votive pour être délivrées du démon.

« Au beau milieu de la cérémonie solennelle, elles furent toutes prises d'un accès de fureur. L'église retentit de cris, de blasphèmes. Les sacristains et les prêtres furent outragés par de sales révélations.

« L'accès passé, ces malheureuses rentraient dans leur état habituel de calme et de travail, et disaient qu'elles n'avaient pas la conscience du passé.»

Le *Rappel*, comme les docteurs commissaires du conseil d'Udine, ne donne aucune raison valable à l'appui de son récit; ne serait-ce pas le cas de lui appliquer le *de Omnire scibili*?

Bienfaisance du peuple. — Les grands ressentent moins les souffrances de leur prochain, que le travailleur dont les labeurs quotidiens stimulent la bonté, auquel le milieu où il vit donne la conscience des misères lamentables de notre société.

Les spirites savent aussi que la fortune n'est pas donnée aux plus moraux, aux plus méritants, puisque cette fortune est un écueil et un danger; leurs études leur ont donné cette conviction, que, les Esprits qui eurent tous les honneurs, toutes les jouissances dans une vie, sont tellement frappés de leur inanité, qu'ils se réincarnent dans une position inférieure où le travail est la règle, où le désintéressement et la solidarité doivent être la loi;

c'est pour cette cause que Bernardin-de-Saint-Pierre a pu écrire l'article suivant, avant que notre doctrine ne fut connue :

« J'ai remarqué que beaucoup de petits marchands livrent leurs marchandises à un plus bas prix à un homme pauvre qu'à un homme riche, et quand je leur en ai demandé la raison, ils m'ont répondu : « Il faut, monsieur, que tout le monde vive. » J'ai observé aussi que beaucoup de gens du petit peuple ne marchandent jamais lorsqu'ils achètent à des pauvres comme eux. « Il faut, disent-ils qu'ils gagnent leur vie. »

Un jour je vis un petit enfant acheter des herbes à une fruitière : elle lui en remplit son tablier pour deux sous ; et, comme je m'étonnais de la quantité qu'elle lui en donnait, elle me dit : « Monsieur, je n'en donnerais pas tant à une grande personne. »

J'avais, dans la rue de la Madeleine, un porteur d'eau Auvergnat appelé Christal, qui a nourri pendant cinq mois, gratis, un tapissier qui lui était inconnu et qui était venu à Paris pour un procès, parce que, me disait-il, ce tapissier, le long de la route, dans la voiture publique, avait donné de temps en temps le bras à sa femme malade.

Je me suis arrêté une fois avec admiration à contempler un pauvre honteux assis sur une borne, dans la rue Bergère, près des Boulevards. Il passait près de lui des messieurs bien mis qui ne lui donnaient jamais rien ; mais il y avait peu de servantes ou de femmes chargés de hottes, qui ne s'arrêtassent pour lui faire la charité. Il était en perruque bien poudrée, le chapeau sous le bras, en redingote, en linge blanc, et si proprement rangé, qu'on eût dit, quand ces pauvres gens lui faisaient l'aumône, que c'est lui qui la leur donnait. Cet infortuné avait été horloger et avait perdu la vue. Ces pauvres femmes étaient émues par cet instinct sublime qui nous intéresse plus aux malheurs des grands qu'à ceux des autres hommes, parce que nous mesurons la grandeur de leurs maux sur celle de leur élévation et de leur chute. Pour des servantes, un horloger aveugle était un Bélisaire. »

La Société de concours mutuel et de solidarité spirite, s'est constituée ; elle a adressé ses statuts au Ministre de l'Intérieur, pour être autorisée, car la loi est formelle à ce sujet ; son président, M. Cote, est prévenu, officiellement, que cette autorisation lui sera définitivement donnée par l'autorité pendant le mois d'août ; c'est donc le moment d'inviter tous les spirites parisiens qui s'intéressent à cette œuvre, à lui apporter des adhésions et des cotisations.

Nous reparlerons de l'organisation et des statuts de cette société si utile que doivent soutenir tous ceux qui ont à cœur de mettre en acte la fraternité spirite.

Séances spirites du groupe Lebreton, au Mans, 19 juin 1879.

Présents à cette séance, MM. Cornilleau, Niepceron, Lejeune, Lebreton, MM^{mes} Obin de Grandville, Malherbe, Froger, Niepceron, Blavette, Verdier et Lebreton.

Le guide Volliatte vint nous présider. Les lumières éteintes, l'esprit se manifesta en frappant sur les murs, la cheminée, les tableaux. Une lueur très-brillante sillonna l'appartement de haut en bas et réciproquement. Deux mains visibles, parfaitement éclairées, formèrent en s'unissant un dôme lumineux au-dessus de nos têtes; elles se quittèrent et se réunirent à plusieurs reprises. M^{me} Obin, placée entre M^{me} Niepceron et moi, vit l'Esprit de son fils qui se manifesta; elle demanda de lui toucher la main si Dieu le permettait et cet Esprit lui prit la main, l'attirant à lui, la forçant de se lever avec une telle vigueur que ses pieds quittèrent le sol à trois reprises; nous avons vu la main qui attirait si vivement M^{me} Obin de bas en haut. L'esprit s'empara d'un flambeau placé sur la cheminée, le posa sur la table, vivement éclairée, le souleva au-dessus de nos têtes, puis le remit sur la table; il prit la bougie, la donna à M^{me} Niepceron et la lui ôta pour la remettre à M^{me} Blavette; avec le flambeau, il alla frapper sur la petite sonnette suspendue au plafond, il la décrocha pour l'agiter bruyamment, ainsi qu'une autre sonnette dont un Esprit ami nous avait gratifiés par un apport obtenu le jour de l'Ascension.

Ce tapage augmenta encore, car l'esprit prenant le tronc destiné à nos cotisations, frappa dessus avec les sonnettes et en le secouant fortement; il donna les sonnettes, une à M^{me} Obin, l'autre à M^{me} Niepceron, et la première de ces dames ayant offert à l'Esprit de lui donner son offrande pour qu'il la mit dans le tronc, il frappa dessus avec la pièce qu'il y glissa; il revint chercher une seconde pièce dans la main de M^{me} Obin, la laissa quelques instants sur la table et la mit dans le tronc après l'avoir éclairée.

L'esprit secoua le tronc avec une telle force qu'il en fit sortir une pièce de monnaie qu'il ramassa vivement pour la remettre avec les autres; il fit sur la table de nombreuses trainées lumineuses qui formaient des dessins bizarres, et il posa ses mains, une sur les miennes, l'autre sur celles de M^{me} Obin qu'il unit pour former la chaîne; nos mains, la table, le tronc, restèrent brillants pendant très-longtemps surtout deux doigts de M^{me} Obin que l'on eut beau frotter, la lueur fut persistante. Plusieurs personnes, entre autres M. Cornilleau, MM^{mes} Blavette, Niepceron, Froger, Verdier ont été touchées par l'esprit et leurs mains pressées ou frappées d'une manière affectueuse. A plusieurs reprises l'Esprit frappait si violemment sur la table avec sa main qu'on aurait cru entendre une détonnation; plusieurs personnes virent la silhouette d'une figure, éclairée par des yeux brillants comme deux étoiles.

L'esprit s'empara du crayon et du papier posé sur la table, tourna et retourna le papier dans tous les sens et le soumit à un

travail suffisamment préparé, il le frappa de quelques petits coups de crayon et se mit à écrire d'une manière visible, bien éclairé par cette lumière mystérieuse qui lui est propre.

Quand il eût fini, il glorifia Dieu en frappant sur la table avec son crayon ; au même instant nous entendîmes tomber sur la table un objet venant du plafond ; la lumière apportée, il y avait écrit sur le cahier : « Le spiritisme est une douce consolation ; il vous apprend que tout n'est pas mort lorsque l'on est disparu de la terre. Courage et espoir dans l'avenir. VOLLIATTE. »

Sur ce cahier, il y avait deux petites branches de gueules-de-lion roses, fraîchement cueillies et encore humides de rosée, de l'espèce qui pousse fréquemment sur les murailles ; nous en avons gardé une, M^{me} Obin a emporté l'autre. Suivent les signatures :

FLORENCE, BLAVETTE, H. LEBRETON, etc., etc.

Le Mans, 11 juillet 1879. — Présents à cette séance, MM. Cornilleau, Contreau, Niepceron, Lejeune, Lebreton, MM^{mes} Verdier mère, Malherbe, Blavette, Niepceron, Lebreton. Le guide Volliatte présidant nos travaux. La lumière éteinte, et après quelques instants d'attente qui nous parurent plus longs que d'habitude, des lueurs parcoururent l'appartement ; des coups furent frappés en divers endroits à la fois. Une chaise, placée à côté du médium H. Lebreton, fut mise sur la table et bien éclairée ; l'Esprit l'enleva jusqu'au plafond et s'en servit pour frapper la sonnette qui y est suspendue ; il la détacha, remit la chaise sur la table, mais les pieds en l'air et en équilibre sur le dossier ; l'ayant retournée, il se mit à frapper visiblement sur le siège, ses mains étaient parfaitement éclairées, plusieurs parmi nous ont été touchés, soit à la tête soit aux mains. A cet instant, la table fut agitée par un tremblement très-fort, et la respiration du médium Henri Lebreton devint embarrassée ; il fut vainement interrogé, il dormait.

La table cessa d'être secouée, et, aussitôt, nous vîmes et entendîmes la flamme et la détonation d'un coup de feu fluïdique, imitant une forte capsule partant d'un pistolet. L'esprit agita la sonnette et nous le vîmes ensuite à cinq ou six reprises différentes sauter fortement sur la table, puis à terre, nous entendîmes très-distinctement le bruit qu'il fit en tombant sur le parquet ; un coup très-fort fut frappé sur la table.

Le médium dormait toujours ; nous l'entendîmes se disputer avec un Esprit auquel il faisait le reproche de vouloir le déshabiller ; il disait : A-t-on vu un fou comme celui-ci ? il veut enlever mon paletot ! mais laisse-moi donc ! ah mon Dieu ! il me l'a ôté ! Bon, à présent, le voilà qui me déchausse ! oh ! c'est indigne ! je te renie pour mon ami, je te défends de revenir ici, etc., etc.

L'esprit ne tenait probablement aucun compte de ces paroles car nous l'entendîmes et le vîmes enlever le paletot du médium qu'il apporta à l'autre bout de la chambre ; il nous le fit toucher et nous l'enleva lestement, en le tirant très-fort. Les chaussures du mé-

dium furent posées sur la table avec une de ses chaussettes qui fût mise dans la main de M^{me} Niepceron et dans la mienne; plusieurs autres personnes les touchèrent. Cet objet nous fut enlevé aussi, et, à cet instant, nous vîmes la silhouette de l'Esprit se dessiner très-vivement, et vêtir les manches du paletot enlevé au médium; en agitant les bras avec force, il frappait dans ses mains et une lueur très-fugitive, mais très-claire, qui se renouvelant sans cesse, nous permit au moment où ses mains se rencontraient, de voir ses bras sortis des manches du paletot.

Un bruit extraordinaire se faisait entendre sur la table, nous ne pouvions nous rendre compte de sa nature, l'Esprit fit toucher l'objet qui l'occasionnait; c'était la roue côtelée d'une petite voiture ayant servi à promener nos enfants; cette roue, avec sa pareille ainsi que la voiture, était placée dans un grenier où l'on ne monte qu'au moyen d'une échelle très-incommode, de plus la trappe était fermée, et plusieurs personnes assises devant elle; la cheminée n'ayant qu'un tuyau de terre, plus étroit que le diamètre de la roue, nous étions surpris, et en peine de savoir comment l'Esprit avait pu apporter cette roue, par où elle avait pu passer?

Cet incident ayant rompu la chaîne et le silence l'Esprit nous rappela à l'ordre en frappant plusieurs coups très-forts et très-précipités; le silence rétabli, nous l'entendîmes secouer le paletot et le remettre au médium qui recommença à se quereller avec lui, se plaignant de ce maudit Blanche qui lui donnait mal à la tête (un de ses amis d'enfance qui se plaît à nous faire une foule de drôleries plus curieuses les unes que les autres, et avec lequel nous sommes tous très-familiers). — Où me mènes-tu donc? Ah que j'ai chaud!... donne-moi quelque chose à boire, j'étouffe. — Il éternua et toussa comme s'il eut avalé de la poussière; nous l'entendîmes souffler et se plaindre sourdement.

Par des coups frappés sur un tableau, l'Esprit nous dit: «Allumez» ce que nous fîmes immédiatement. Le médium avait un bras passé dans l'une des manches de son paletot, le reste du vêtement lui enveloppait la tête, les épaules et les bras, il était boutonné et dans l'impossibilité de remuer. En riant, nous le débarrassâmes et il se mit à respirer avec bonheur, en invectivant l'Esprit, en lui montrant le poing; il avait ses deux chaussettes aux pieds, mais il voulait son paletot; nous le lui donnâmes et il n'en voulut pas, ou plutôt, il ne le voyait pas et continuait à le voir emporter par Blanche; il s'élançait pour le lui prendre. Enfin, il se calma, et en se rassoyant, il trouva son paletot, le secoua, le brossa avec la main, et le revêtit; il resta quelques instants tranquille, se leva en souriant, fit quelques pas, comme pour aller au-devant d'un ami, tendit sa main, et fit le geste familier de celui qui donne et reçoit une cordiale poignée de main; il offrit un siège à son visiteur et entama avec lui une conversation amicale. Nos Esprits sympathiques vinrent lui serrer la main, nous annoncer leur présence en donnant leurs noms que le médium répétait lentement.

Nous le vîmes faire le geste d'une personne qui en embrasse une autre avec affection et il nomma ma mère en lui disant : merci ; le guide Volliatte lui fit prononcer quelques paroles sublimes, qu'avec regret, nous n'avons pu transcrire. Les Esprits nous dirent bonsoir, nous bénirent, et le médium s'éveilla surpris de voir la roue sur la table, n'ayant aucun souvenir de ce qui s'était passé.

(*Suivent les signatures.*)

E. F. LEBRETON.

Réponse définitive d'une Théosophe à M. Rossi de Justiniani.

L'article intitulé : « Dernières réflexions d'un Oriental, » qui m'est adressé dans le numéro de juin de la *Revue spirite*, exige une réponse. Secrétaire correspondant de la Société théosophique, il est de mon devoir, pour les raisons ci-dessous mentionnées, de relever le gant jeté à notre Société ; surtout, lorsque l'une de nos doctrines est qualifiée « *d'erreur grave, triste et funeste dans ses conséquences.* »

Notre Société s'est fait connaître d'un bout du monde à l'autre, mais ses statuts et articles de foi sont totalement inconnus au public. J'en cite deux, que je traduis à peu près, *verbatim*.

1° Toute personne désirant se faire accepter comme membre, doit, avant son initiation, signer un document (*a pledge of secrecy*), par lequel il s'oblige, sur sa *parole d'honneur*, de garder le silence sur les *expériences scientifiques* du conseil, qu'elles soient du domaine physique ou psychologique, de ne les révéler à personne en dehors de la Société, à moins que la permission ne lui en soit donnée par le conseil suprême. — 2° Tout membre jurera de défendre l'honneur de la Fraternité, ainsi que celui du plus pauvre et insignifiant de ses membres, aussi longtemps que ce dernier le méritera, et cela, en cas de nécessité, au risque de la fortune et même *de la vie* du défenseur. »

C'est au nom de notre Société entière que je réponds aux réflexions de M. de Justiniani, ce n'est pas à lui que nous répondons, mais bien au parti qu'il semble représenter, et qui, à en juger par les susdites « Réflexions » serait, si nous n'avions la preuve du contraire, *extrême* dans son intolérance et, — qu'on nous pardonne l'expression, — *fanatique* dans ses croyances. Envisageant la Société théosophique à son point de vue, il juge notre philosophie, celle des Vedas, par les renseignements qu'il a pu obtenir de l'occultisme traditionnel et oriental des « Mages et des Derviches » de son pays *islamisé* depuis des siècles ; je ne m'étonne pas de voir M. de Justiniani traiter « Kapila, Patanjali, Kanada, et tous les hiérophantes réunis » de l'Inde antique et moderne, avec un dédain aussi suprême. Celui qui n'a pas dans le cœur l'amour de l'humanité entière, amour qui n'a pas à considérer les différences de religions et de races, ne sympathisera jamais avec nous ; s'il

fait partie d'un corps social religieux, ou philosophique, et ne s'occupe que des seuls intérêts de la propagation de ses doctrines à lui ; s'il les place au-dessus de toutes les autres et cherche toujours à convertir l'univers entier à ses croyances spéciales, il ne peut rendre justice aux croyances d'autrui ; tel est le Christianisme qui, se figeant dans le dogme, arrêta tout progrès scientifique pendant de longs siècles ; ainsi encore, procéda l'Islamisme ? si le Spiritisme avait, parmi ses défenseurs, une majorité qui pensât comme l'auteur des « *Dernières Réflexions* » — il pourrait agir de même.

M. R. de Justiniani ne fait pas exception à cette règle, cela est évident ; tout en confessant ne rien connaître « aux système de l'*Aryavarta*, » il tient néanmoins à prouver qu'ils ne valent rien. *La Science des magiciens* (?) anciens et modernes, s'éclipse devant une seule expérience spiritualiste de l'éminent M. Crookes ! Sait-il seulement que cet illustre savant, tout en croyant aux phénomènes de la matérialisation, autant que les théosophes qui comptent dans leurs rangs des hommes de mérites placés plus haut dans la hiérarchie de la *Société Royale de Londres*, qui ont vu des « *Katie Kings* » se matérialiser par douzaines, sait-il que cette grande autorité des Spiritualistes doute que ce soient les « *Esprits* » qui président au phénomène de la matérialisation ?... il faut de longs siècles à une vérité démontrée pour être acceptée et devenir le patrimoine commun si elle heurte les préjugés et contredit les superstitions populaires ; par contre, tout paradoxal que soit un sophisme, il sera toujours reçu à bras ouverts, s'il flatte les idées préconçues et l'idole chérie des masses.

M. de Justiniani connaît-il seulement le *modus operandi* employé par les théosophes lorsqu'il s'agit de phénomènes et d'investigations suivies ? Est-il bien renseigné sur ce que nous acceptons et sur ce que nous rejetons ? nos idées sur la valeur du témoignage collectif et corroboratif, en fait de phénomènes, lui sont elles familières ? Il nous sera bien permis d'en douter, puisqu'il cherche à impressionner le lecteur avec cette idée que les théosophes n'ont qu'une « *philosophie spéculative qui a fait son temps*, » et que, ne pouvant fournir *des faits*, nous les remplaçons par un système ; il a cette idée originale qu'on peut « croire à Dieu, aux Esprits, à la vie future, sans cesser pour cela d'être positiviste (?) » « qu'un fait quel qu'il soit doit, avant tout, être mis dans la balance de l'expérience, pesé, calculé, touché, obtenu plusieurs fois pour être admis sans conteste, » — ces réflexions nous font supposer que M. R. de Justiniani a trouvé quelque part les règlements de la Société théosophique, puisqu'il cite deux de ses articles.

Sans contredire ces axiomes, que nous prêchons depuis quatre ans, nous ferons observer à notre contradicteur qu'il se place sur un terrain dangereux, autant pour lui-même, que, pour le parti qu'il veut représenter. « *Mutato nomine de te fabula narratur.* » Les théosophes n'ont que faire de ces reproches, et certains spirites et spiritualistes crédules peuvent se les appliquer.

Commentons ses dernières réflexions : Il est un peu difficile, de concilier l'idée du « Positivisme » avec la croyance « en Dieu, aux Esprits » et « à la vie future. » A l'exception du fameux « Catéchisme positiviste » d'Auguste Comte, nulle part nous n'avons trouvé rien d'aussi paradoxal. Un illustre savant Anglais, surnomma un jour la nouvelle religion des positivistes le « Catholicisme romain, moins — le Christianisme ; et voilà, qu'on nous prêche maintenant, une vie future, que les savants pourront analyser au creuset, et un « Dieu » qu'ils dissoudraient et cristalliseraient *ad gustum* ! Le Positivisme étant diamétralement l'opposé du Spiritualisme, n'admet rien en dehors des sciences physiques et positives, il n'accepte que les faits constatés et les lois démontrées ; je ne pense pas que, parmi les spirites, ceux qui ont des croyances poétiques, une doctrine abstraite et mystérieuse, consentent à dégrader leur consolante philosophie, en la plaçant au nombre des sciences physiques et positives. Toute philosophie, qu'elle s'appelle Spiritisme, Christianisme, Bouddhisme, ou Occultisme, doit nécessairement contenir des idées qui dépassent le domaine des faits *physiquement* démontrés, *théories*, qui, toutes logiques qu'elles soient, sont encore composées d'hypothèses et même de généralisations, en elles-mêmes plus que suffisantes pour les exclure à jamais du domaine des sciences positives. Notre estimable contradicteur oublie que ce sont précisément les sciences exactes — la géologie entre autres qui ont donné le coup de grâce au Christianisme surnaturel avec tous ses miracles, et ce n'était point, je pense, pour tendre les bras grands ouverts au Spiritualisme.

Donc, théorie pour théorie, système pour système, les idées des théosophes ont autant de droit à une place au soleil que celles des spirites et des spiritualistes. La seule différence qui existe entre nous, c'est que les spirites tels que M. de Justiniani se font esclaves de dogmes et d'idées préconçues et peuvent arrêter tout progrès possible dans les sciences psychologiques.

Les théosophes qui « n'ont ni dogmes ni doctrines nouvelles à offrir » (statuts et lois de la Société) aident à ce progrès autant qu'il est en leur pouvoir, « ce sont de simples chercheurs, des investigateurs qui acceptent toute vérité démontrée. »

Les « réflexions de notre adversaire n'encouragent guère les Théosophes, dont quelques uns ont eu l'honneur dernièrement, d'être admis par la « Société scientifique d'Etudes psychologiques » au nombre de ses membres honoraires — à aider leurs F. E. C. dans leurs recherches. M. de Justiniani qui ne connaît pas les « sublimes conceptions de Kapila.... et Gautama.... philosophes indous, » accuse, néanmoins, leurs descendants modernes, nos chefs indiens, » de faire fausse route en voulant imiter, en plein dix-neuvième siècle, les mystères de Cerès, d'Eleusine ou ceux de l'ancre de Trophonius, » les théosophes n'ont pas l'habitude de discuter, de nier ou de *critiquer* soit un système, un fait, ou une organisation scientifique qu'ils n'ont pas étudié à fond. Ne croyant

à rien *à priori*, mais en même temps admettant la *possibilité* des faits les plus merveilleux dans la nature; étudiant, cherchant, comparant tous les systèmes, toutes les philosophies, comme toutes les opinions, sans jamais en rejeter aucune avant de l'avoir parfaitement comprise et analysée, ils n'acceptent *rien* au nom de la *foi*, pas même les assertions de « l'éminent M. Crookes, de la Société Royale; » ils ne se rendent à l'évidence, que quand la science expérimentale leur a expliqué un phénomène *rationnellement*. Cependant, comme la science *positive* ne peut jamais aller au-delà de son domaine limité par nos sens physiques, elle se trouve condamnée à tourner éternellement à l'instar de l'écureuil sur sa roue, autour du fait physiquement démontré, tout en ayant réussi à prouver à l'aide de batteries électriques et autres appareils scientifiques, la réalité palpable du corps temporairement matériel de Miss Katie King. M. Crookes, malgré toute son éminence, a été, jusqu'ici, incapable de nous prouver d'une manière concluante que l'âme de cette belle fille de l'Air appartenait à la classe des Esprits des incarnés plutôt qu'à celle des sylphes sublunaires; aux « anges » des spiritualistes et non aux « diables » de M. de Mirville; la question reste « *adhuc sub judice lis est* » comme on le dit en cour.

Nous nous proposons de prouver dans notre prochain article que les oracles sortis de « l'autre du Trophonius » moderne sont capables parfois de rivaliser avec ceux des médiums, et même les surpasser à l'occasion. Pour le moment il est temps de clore cette épître par trop longue déjà, c'est ce que nous faisons, en ajoutant ces quelques mots. Sûrs que nous sommes de trouver la grande majorité de nos lecteurs spirites moins intolérants, et surtout moins enclins à critiquer ce dont ils ne savent pas le premier mot, nous nous empresserons de leur faire part du résultat de nos dernières études et recherches aux Indes. Les merveilles que l'on y voit, ne sont que faiblement dessinées par M. L. J. dans ses expériences avec le fakir Covindasami. Quant à votre aimable correspondant de Smyrne, après avoir lu ses « Réflexions » et rêvé sur sa déclaration finale, inéquivoque et formelle, il est clair que toute polémique avec lui devenant impossible, les débats sont clos; après nous avoir invités, avec une générosité, — dont nous sommes tout à fait indignes, — d'ouvrir pour lui, toute grande, la porte de notre sanctuaire, et de dévoiler une à une toutes nos doctrines, il nous prévient avec franchise que toutes preuves que nous pourrions lui donner seraient inutiles. Il rejetterait « *tout ce qui n'est pas d'accord avec la raison (sa raison à lui), et répugnerait à la conscience humaine.* » Les théosophes croyant à ce que la conscience de M. de Justiniani rejette, il est évident, qu'on peut leur retirer le privilège d'en avoir une. »

« Si même ils (les théosophes) parviennent un jour à nous faire assister à l'annihilation du *moi* dans la nature la plus perverse, ils peuvent être sûrs que nous n'y croirons pas » ajoute notre cor-

respondant de Smyrne qui peut se tranquilliser. Nous sommes discrets et — nous tâcherons de lui éviter la triste nécessité de nous donner le démenti.

H. P. BLAVATSKY. (Bombay, 28 juin.)

NOTA. — *La Revue spirite, toujours impartiale, a inséré les articles provenant de Madame Blawatsky et ceux de M. Rossi de Justiniani? les deux adversaires sont remplis de bonne foi, également estimables; seulement au point de vue de leurs études, ils ont des opinions différentes. A ce sujet, le mois prochain, la rédaction indiquera ce qu'elle pense et la ligne de conduite qu'elle s'est tracée.*

Sur la Prière.

Paris, 31 juillet 1879.

Qu'importe à la grandeur tout l'encens qui parfume
Le temple où nous allons t'adorer, ô mon Dieu !
C'est en vain qu'à l'autel le cierge se consume,
Que la fleur se flétrit et s'effeuille au saint lieu.

Mes soins n'ajoutent pas à ta gloire infinie,
Mes désirs changent-ils tes éternels décrets ?
De ton bonheur parfait l'ineffable harmonie
Ne saurait se troubler pour mes vœux indiscrets,

Dois-je étouffer la voix de ma reconnaissance
En voyant le néant de mes efforts pieux ?
Faut-il, dans ma faiblesse et dans mon impuissance,
Que je n'espère plus dans mon Père des cieux ?

Pourtant si j'ai souffert, si je me sens blessée
De l'injustice humaine et des rigueurs du sort,
Je te cherche, Seigneur, ma plainte et ma pensée
Pour s'exhaler vers toi prennent un libre essor.

Oh ! c'est que la prière est le pain de mon âme,
Ton amour nous en fit la plus douce des lois,
Ton être est le foyer d'où rayonne la flamme,
Aliment de ma vie et ma force à la fois.

Ainsi que ce géant qui puisait dans sa chute
De nouvelles vigueurs pour de nouveaux combats,
Quand je tombe à genoux épuisée à la lutte,
Bénis-moi ! je vaincrai tous les maux d'ici-bas.

Jésus, le front courbé jusque dans la poussière
Au pied des oliviers qu'il baignait de ses pleurs,
Ne t'a pas demandé, dans son humble prière,
De lui donner des jours ni plus longs ni meilleurs.

Pour accepter la mort, pour marcher au supplice,
Il évoquait en lui le principe divin ;
Et, sublime martyr, il buvait son calice
Résigné, généreux, soumis jusqu'à la fin.

Verse à ma volonté l'effluve de la tienne,
Dans l'abandon suprême où je viens m'abîmer,
Que ta main me relève et ton bras me soutienne,
Je ne me perds en toi que pour mieux m'affirmer !

La goutte d'eau qui monte au ciel et s'évapore
En rosée, à la fleur, tu la rendras un jour ;
Ainsi fais-tu des vœux de celui qui t'implore :
Ils retournent à lui flots de grâce et d'amour.

Communion de l'homme à l'essence divine,
Ancre dans l'infini, mystérieux aimant,
Oh ! rappelle mon âme à sa grande origine,
Sois ma puissance occulte et sois mon talisman !

Ernestine DALÈS.

Devoirs naturels de l'enfant et du père. (Suite.)

Voir la *Revue* de mars 1879.

De là, déduisez cette conséquence première, c'est que la position sociale de l'Être, celle dans laquelle il se trouve placé à sa naissance est juste, qu'elle doit être acceptée sans murmure et avec reconnaissance. C'est vous, du reste, qui l'avez presque toujours demandée comme faveur, pourquoi donc ne l'accepteriez-vous plus ? Si l'épreuve vous paraît trop forte pour votre faiblesse, nous vous le disions tout à l'heure, demandez un appui, une protection et ils vous seront accordés, n'en doutez pas. Le père enseignera donc à son fils, s'il est pauvre et souffrant, que l'épreuve est nécessaire et qu'il doit avoir le courage et la persévérance indispensables pour la supporter dignement ; s'il est riche, ah ! ne vous faites pas illusion, le père doit faire savoir à son enfant, que sa position est aussi une épreuve, mais une épreuve terrible, celle-là, à laquelle bien des Esprits succombent, épreuve demandée aussi, mais octroyée toujours avec défiance par celui qui nous la donne, car son amour comprend les nombreuses difficultés qui entravent les pas de celui qui la sollicite.

Ne vous y trompez pas, il n'est rien de plus vrai que la parole de Jésus, notre sublime Maître : « il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau ou un câble de pénétrer dans le trou d'une aiguille. » Que le fils du riche sache donc les précautions à prendre, les devoirs multiples qui lui incombent, devoirs nombreux, difficiles et contraires aux appétits matériels.

Si vous êtes sincères, si vous croyez à l'expérience de ceux qui vous guident, si surtout vous désirez fermement progresser et venir vers nous, acceptez indifféremment toutes les situations dans lesquelles vous vous trouvez sur la terre, remerciez en Dieu et faites les accepter par ceux qui vous sont confiés et qui les ont demandées avant de venir près de vous.

De ces situations diverses s'écoulent les devoirs généraux et les devoirs particuliers de chaque être. Voilà donc ce que le père doit apprendre à son fils :

S'il est pauvre selon les hommes il lui dira :

« Mon enfant, avant de venir dans ma famille, alors que ton Esprit coupable implorait la miséricorde divine, le pardon de tes fautes passées et l'expiation, tu as demandé et obtenu l'épreuve de la pauvreté, il faut accomplir ta tâche et mériter les bienfaits, les promesses acquises à tout Esprit de bonne volonté. Si elle t'a été imposée, sache que c'est pour ton bien et remercie le créateur de sa bonté infinie ; que sont quelques années dans l'éternité des temps, quelques secondes de souffrance, songes-y bien, et pourtant, dans ce court espace, tu peux acquérir des siècles de bonheur et avancer d'un pas rapide dans la vie de l'Esprit.

« Sois donc patient, sois humble, sois aimant, car la patience, l'humilité, l'amour, sont des vertus nécessaires à ton bonheur futur.

« Travaille dans la mesure de tes forces physiques et intellectuelles, car l'oisiveté et la paresse sont mères des passions et des vices qui fourmillent autour de toi, le travail est la loi de la terre, la loi de Dieu.... »

Nous parlons ici d'un des événements les plus sérieux pour ne pas dire le plus important de la vie humaine, — il s'agit pour l'Esprit d'une direction d'où la plupart du temps dépend la réussite, la valeur de son incarnation actuelle. — C'est donc dans le choix d'une carrière que le père doit devenir un guide certain pour son fils inexpérimenté, — il lui faut apporter dans cette mission un examen, une étude, un jugement, une impartialité de chaque jour.

L'Esprit a perdu de vue, dans les premières années de cette nouvelle existence, le but vers lequel doivent tendre tous ses efforts ; il lui reste cependant une certaine intuition qui dirige ses actes et fait naître ses pensées, — l'intelligence de ce qu'il est appelé à faire sur la terre se développera peu à peu. — Mais bien des causes peuvent l'entraver ou la détourner. — Le premier soin du père est de se créer une situation qui lui permette de suivre pas à pas ses révélations nécessaires, — il doit chercher à devenir le confident de son fils, et pour cela il lui faut inspirer une confiance absolue, — il doit être l'ami le plus sincère et le plus dévoué de ce petit être qu'il va conseiller et conduire. — Si l'enfant craint, s'il a peur d'ouvrir son cœur à l'auteur de ses jours, comment pourra-t-il croire à ses conseils et les adopter sans conteste. Si le père ne doit pas être faible, il doit être indulgent et savoir toujours inspirer cet

amour dont il donnera lui-même à tout moment de nouvelles preuves à son enfant.

S'il en est ainsi et cette tâche peut facilement être accomplie avec une patience affectueuse, si ces deux êtres liés par le sang et l'amour sympathisent comme cela doit être, la décision de ce point si sérieux, si important de la vie, sera débarassé de presque toutes les difficultés qui se rencontrent aujourd'hui.

Il doit être certain pour vous que l'Esprit qui s'est réincarné dans tel ou tel milieu à eu ses motifs pour le demander, ou si Dieu l'a fait naître forcément ici, ou là, c'est que cela était utile à l'Esprit auquel cette existence est imposée.

Ne parlons pas des missions exceptionnelles, les Esprits qui les acceptent et qui doivent les remplir savent, dans quelque position où ils se trouvent, chercher, reconnaître et suivre leur route sans hésitation.

L'Esprit incarné doit être laissé libre et sans entrave dans son travail de recherche, il a besoin d'un guide vigilant, dévoué, mais il ne doit pas rencontrer un maître qui lui impose sa volonté propre. — En est-il réellement ainsi dans vos sociétés terrestres ? Souvent, trop souvent, n'est-ce pas le père de famille qui prépare à son gré la position future de son fils ? N'est-ce pas lui qui s'oppose généralement aux tendances qui se développent à ses yeux, si elles contrecarrent ou ne semblent pas réaliser le rêve qu'il a fait pour son enfant ? Ne voyez-vous pas le guerrier, le magistrat, le commerçant, qui dès la naissance de l'être que Dieu leur envoie ne songent pour lui qu'à l'épée, à la toge ou au grand-livre ? L'homme de la campagne veut faire de son fils l'homme de la ville, l'artisan destine son nouveau-né à une position plus élevée que la sienne ? Puis n'entendez-vous pas dire dans toutes les classes de la société, autrefois plus particulièrement dans les familles riches, aujourd'hui au contraire dans les maisons du pauvre : « notre enfant sera l'habitant d'un monastère ou un ministre de la religion ? Moyens inavoués et condamnables, pour les uns, jadis de consacrer une injustice au profit d'un aîné, de nos jours, pour les autres, de spéculer sur un ministère sacré et incompris et de se créer une ressource contre le dénûment de la vieillesse !

Singulières erreurs, tristes préoccupations prématurées des pères de famille, bien souvent, hélas ! guidés eux-mêmes par l'orgueil et l'égoïsme ou par le mirage trompeur, le prestige d'un bonheur supposé, toujours menteur !

C'est cette tendance mauvaise, ce sont ces idées despotiques et contraires à la liberté individuelle que nous voulons combattre et qui doivent disparaître ; non ce n'est pas là le devoir qui incombe au père de famille, il ne peut pas, il n'a pas mission de fixer par avance et d'une manière irrévocable, le sort inconnu de l'Esprit qui vient à lui. Sait-il pourquoi il vient, quels sont ses projets, le progrès qui lui est nécessaire, le but en un mot de ce voyage terrestre volontaire ou forcé ? Sait-il s'il n'y a pas une dette à payer, une

réparation à faire, une œuvre commencée à poursuivre ou à achever ? il ne peut que l'ignorer, il n'est pas dans les confidences de l'Esprit et de Dieu.

Quelle règle de conduite sera donc la sienne ? un instant de réflexion nous amènera à comprendre ce que nous avons à vous dire, — laissez de côté ces préjugés qui tombent, ces habitudes malsaines, sortez des sentiers battus par une routine orgueilleuse et détestable, et entrez hardiment dans la voie nouvelle qui vous mène à la vérité. — Père, il vous faut à chaque heure écouter la pensée produite par l'Esprit qui tâtonne, il faut suivre chaque jour les mouvements de cette âme qui s'étudie, il faut sonder ses aptitudes spéciales, scruter jusque dans ses moindres actions pour saisir ce fils conducteur qui vous dirigera vers la révélation que vous devez chercher et atteindre peu à peu ; en condensant les éléments qui vous seront fournis, vous verrez se dessiner nettement les caractères auxquels vous reconnaîtrez cette vocation qui vous préoccupe, et si vous n'avez aucun parti-pris, si au contraire vous avez la ferme volonté de remplir votre devoir et d'assurer votre appui à l'Esprit qui s'affirme, bien que vos désirs, vos espérances ne se trouvent pas réalisés, soyez certains, surtout si vous appelez à votre aide cette sainte assistance, cette protection d'en haut que vous devez toujours implorer, soyez certains, disons-nous que vous réussirez dans vos efforts et que l'avenir vous ouvrira des perspectives heureuses et bienfaisantes.

L'Esprit satisfait dans ses aspirations comprises, maître désormais de cette destinée qu'il est libre de suivre et de compléter dans ce qu'elle a de terrestre, vous rendra en amour filial, au centuple de ce que vous lui aurez donné, et cela bien souvent sur la terre, mais toujours dans la vie spirituelle.

Si vous comparez maintenant ce résultat qui est à atteindre et qui tôt ou tard doit se réaliser avec les effets déplorables qui découlent de l'enseignement actuel. Ah ! ne voyez-vous pas quelle révolution importante va s'opérer dans la famille et par suite dans la société toute entière ? Vos institutions humaines pourront bien encore pendant un certain temps offrir des difficultés à ce progrès indispensable à la vie matérielle et spirituelle de l'Esprit ; bien des réformes sont à faire ; beaucoup s'élaborent en ce moment et vont apparaître bientôt sur votre globe en enfantement, mais ces instructions ne sont pas prématurées, puisque même aujourd'hui elles sont en partie du moins réalisables.

Nous pourrions aussi toucher à un autre acte de la vie, bien important aussi, nous voulons parler de l'union des êtres, du mariage. — Nous aurions beaucoup à dire, beaucoup à enseigner sur ce sujet, mais le temps n'est pas venu. Cette institution subira certainement des modifications sérieuses qui la ramèneront à ces grandes idées de liberté qui germent et que vous avez méconnues jusqu'à ce jour. — Il y a là surtout des préjugés, de faux principes qui doivent crouler, car ils ne sont pas l'expression du vrai. —

Aujourd'hui nous nous bornerons à dire au père que la prudence, la sagesse, la patience doivent seuls l'inspirer et qu'il doit abandonner toute idée d'ambition ou d'orgueil pour ne voir que le bonheur spirituel de son fils bien aimé. Qu'il soit un conseiller clairvoyant, sévère, réfléchi, mais juste et impartial, et il aura fait son devoir et l'union sera plus conforme à sa nature, et dans l'avenir elle deviendra d'un rapprochement matériel et sensuel qui n'aura plus sa raison d'être, une société spirituelle de deux êtres sympathiques et libres.

D'autres questions intéressantes pourraient être abordées mais laissons ce soin à d'autres. Si nous réussissons dans ce que nous avons entrepris, notre tâche sera bien remplie.

Nous arrivons au terme de notre travail, mais avant de finir, laissez-nous répéter encore aux pères de famille : Vos devoirs sont grands, votre mission est sainte, vos conseils nécessaires, indispensables, mais il y a pour vous quelque chose de plus à faire, c'est l'exemple à donner, car si l'enseignement des vertus n'est pas accompagné de la pratique, il deviendra une lettre morte et quand vous rechercherez les fruits de vos labeurs, vous ne les trouverez pas. Faites donc tous vos efforts pour progresser vous-mêmes, afin de pouvoir servir de mobile et de conducteur à ceux que vous voulez amener dans la vie du bonheur suprême, la perfection.

Enfants des hommes, tous fils de Dieu, soyez dociles à la voix paternelle qui, inspirée, guidée par l'amour, est appelée à vous instruire et à vous protéger. — Votre conscience désormais éclairée par l'enseignement vrai des principes éternels, votre raison satisfaite par les instructions transmises par les messagers célestes, vous diront la reconnaissance, le respect et l'affection dont vous devez entourer ceux à qui le Seigneur a donné le soin de votre amélioration, de vos progrès sur la terre.

Tous enfin, pères et enfants, rappelez-vous que vous êtes sous l'égide et la protection d'êtres invisibles plus expérimentés, plus avancés que vous, qui ne demandent qu'à venir à votre secours. — Puisque Dieu, dans sa bonté infinie, vous donne aujourd'hui les moyens assurés de communiquer avec eux, ayez souvent recours à leur assistance et elle ne vous fera pas défaut, quand elle sera demandée avec une confiance entière et une foi sincère. — Le spiritisme, la science par excellence est votre salut, ne l'oubliez jamais et suivez ses leçons.

Vos guides et amis. — **LEBRUN et C. B.**

Faits de Spiritualisation. — Identité des Esprits.

(Suite, voir la *Revue* d'août 1879.)

SÉANCE DU 29 MAI. — *Période somnambulique.* Le médium est un peu tourmenté par des Esprits obsesseurs.

Période d'incarnations : 1° Manifestation de Julienne. Elle est ve-

nue protéger le médium contre les Esprits hostiles, et particulièrement contre son frère. Elle désirerait que Philippe se communiquât, mais elle ne l'a pas vu.

2° Incarnation de Philippe. Il était là, bien que Julienne ne l'ait pas vu. Il explique que pendant la séance il aide le magnétiseur de ses fluides. Puis il dégage le front et les tempes de M^{me} d'Alési qui souffre de la tête; ensuite il lui fait des passes sur le dos, dans les reins; le geste est magistral; M^{me} d'Alési témoigne d'une grande sensation de chaleur sur le parcours du fluide. Quelques personnes s'approchent également de l'Esprit incarné et lui demandent de les soulager, ce qu'il fait avec empressement, en accompagnant cette action magnétique de quelques conseils et de la promesse de retourner, à l'état d'Esprit, auprès de ces personnes pour leur prodiguer ses soins. Avant de partir il prévient M d'Alési qu'un Esprit très-grossier de langage a l'intention de s'incarner, il lui conseille de le foudroyer dès les premiers mots inconvenants.

3° Incarnation de Marie.

4° Incarnation d'une petite fille de trois ans, elle vient pour sa mère présente dans la salle. « Va chercher maman. » — « Comment t'appelles-tu ? — « Zeanne. » Sa mère s'approche et l'embrasse. — « Et pi frère ? » (Petit frère.) « — Il n'est pas là. » — « Et la dame ? » Il s'agit de madame d'Alési; il est difficile de la lui montrer, aussi lui dit-on qu'elle n'est pas visible en ce moment. — « Et papa?... Et la dame ? Va chercher la dame. » Elle embrasse sa mère, elle cause quelque temps, dans son petit jargon, et l'on a quelque peine à la décider à partir. Cette enfant qui est morte il y a deux ans avait beaucoup d'affection pour madame d'Alési; sa mère reconnaît tout-à-fait son langage.

5° Incarnation de l'Esprit signalé par Philippe, et qui a nom Aster. Ses premiers mots le révèlent immédiatement. M. d'Alési charge le médium; l'Esprit se débat; enfin la catalepsie se produit.

6° Incarnation de Stop. Il est très-oppresé par suite de la lutte précédente qui a fatigué le médium. Ce compte rendu étant déjà bien long, son intéressante manifestation poétique sera reproduite à part. Il termine en s'acquittant d'une commission dont Mathilde l'a chargé pour Reine (Mademoiselle Marie) qui est présente à la séance.

Pour nous convaincre de l'identité des Esprits qui se sont manifestés dans les différentes séances, nous pouvons constater quatre choses: 1° que chacun des Esprits a sa manière d'être et son langage caractéristiques; 2° que d'une manifestation à l'autre ils sont semblables à eux-mêmes; 3° que lorsqu'on leur parle, leurs répliques sont instantanées et portent toujours le même caractère que leurs paroles spontanées; 4° qu'ils sont souvent annoncés dans la phase somnambulique où le médium décrit leur physionomie.

Récapitulons d'abord les personnalités qui se sont manifestées par l'incarnation dans les séances dont il a été parlé :

- 12 octobre : Stop, l'abbé Gérard.
26 octobre : Philippe, Dora, Mathilde, Stop.
29 octobre : Philippe, Mathilde, le Têtard, l'abbé Gérard, Stop.
9 novembre : Philippe, Mathilde, Marie Le Manach, l'abbé Gérard, Gustave.
4 février : Philippe, Eliane, Marie, Geneviève, Stop.
18 février : Madeleine, Pablo de Peralta, l'abbé Gérard, Gustave, Stop.
6 mars : Julienne, Anna, Gustave, Madeleine, Stop.
20 mars : Philippe, Gustave, Marie, Madame Joubert, sœur Marthe.
8 mai : Une inconnue morte en couches, Isidore, Donato.
29 mai : Julienne, Philippe, Marie, Jeanne, Aster, Stop.

Cela fait un total de vingt-deux personnalités distinctes, dont quelques unes se sont manifestées plusieurs fois : Stop 7 fois, Philippe 6 fois, l'abbé Gérard 4 fois, Gustave 4 fois, Mathilde 3 fois, Marie 3 fois, Madeleine 2 fois, Julienne 2 fois.

Il ne s'agit bien entendu que des séances dont il a été parlé ici, car s'il fallait tenir compte des Esprits qui se sont communiqués en toutes circonstances par madame Hugo d'Alési, il faudrait considérablement augmenter la liste, ainsi que le nombre des manifestations de plusieurs d'entre eux.

Il ne saurait entrer dans les proportions du présent sujet d'analyser toutes les personnalités qui viennent d'être énumérées. L'étude de plusieurs d'entre elles pourra faire l'objet des recherches ultérieures relatives à l'observation naturaliste et psychologique des Esprits ; mais en ce moment nous n'avons qu'à montrer à grands traits que ces personnages constituent bien réellement des individualités distinctes les unes des autres. Établissons d'abord une classification approximative. Nous remarquons : des Esprits guides, tels que l'abbé Gérard, Stop, Philippe, Dora, Julienne, sœur Marthe, Donato ; des Esprits de dévouement et d'amitié particulière, tels que Mathilde, Geneviève ; des Esprits sans méchanceté et même bons, mais encore grossiers, tels que le Têtard et Marie Le Manach ; des Esprits d'une forme délicate, mais d'une passion violente, tels que Madeleine ; deux Esprits d'enfants adolescents, dont l'un, Gustave, gouailleur et intarissable, une mine d'étincelles ; une toute jeune fille à la prononciation légèrement précieuse, avec un brin de caprice, une petite volonté à prendre par la douceur, Eliane : une petite fille, un bébé, Mademoiselle Zeanne ; un très-grossier personnage, M. Aster : deux Esprits qui ne se savent pas désincarnés, etc.

Si nous prenons chacune de ces catégories, nous verrons les types s'y différencier facilement. Prenons par exemple celle des Esprits guides, nous trouvons d'abord deux variétés, suivant qu'ils sont désignés par un nom masculin ou un nom féminin. Parmi les types masculins, voici d'abord l'abbé Gérard, à la voix douce, au geste tremblant, à l'âme sereine, ayant toujours à la bouche des

paroles de charité et d'amour, plus préoccupé de la morale et des choses spirituelles que des détails matériels, et profitant volontiers de la manifestation des Esprits éprouvés pour donner un enseignement par l'exemple. Voici Stop, un géant, comme le disait à juste titre Madeleine, il porte au cœur une de ces douleurs inconsolables qui poussent à la révolte ou bien font les êtres sublimes, c'est en prodiguant son amour à l'humanité que Stop domine sa torture ; voilà pour le moral ; comme poète on a pu suffisamment apprécier ses ballades aux allures larges, au style coloré, à la pensée profonde, où les accents mélancoliques reviennent comme ces refrains des abîmes incessamment répétés par la grande voix de l'Océan ; au physique la voix est grave et modeste, on y sent la profondeur de la douleur et en même temps le besoin d'affection ; d'ordinaire il parle les jambes croisées, les mains croisées sur les genoux, la tête légèrement en avant ; il commence d'une voix lente et un peu voilée, puis il s'anime, la voix devient chaude et vibrante, pleine d'inflexions qui font ressortir toutes les nuances du sujet. Nous aurons d'ailleurs occasion de revenir sur cette personnalité si attachante et si grandiose. Quant à Philippe, au physique il se présente en redressant le corps, en faisant un mouvement de tête comme pour rejeter les cheveux en arrière, puis il se penche un peu en avant, appuyant ses mains croisées entre les deux genoux, les jambes en général ne sont pas croisées, parfois il agite les doigts en les renversant, ou bien il fait des gestes, chacune des mains reprenant sa liberté ; la voix est grave, mais moins profonde que celle de Stop, elle a plutôt une allure de rudesse cordiale et franche qu'une physionomie de concentration méditative ; au lieu d'être lente au début et de paraître plonger dans les siècles, elle est vive dès les premiers mots et sent son homme pratique ; c'est que Philippe est avant tout un Esprit pratique, il veille au grain, il ne perd pas de vue les conditions matérielles de la séance, au besoin il stimule le magnétiseur ; il aime à répéter qu'il n'est pas orateur, qu'il est surtout un bon homme, parfois il ne dédaigne pas dans son langage les tournures populaires ; en résumé, c'est le dévouement en personne, et, orateur ou non, sa bonne parole sans flatterie ne porte que des conseils salutaires ; ajoutons que lorsqu'il magnétise, étant incarné, son geste est souple et large comme celui d'un maître.

Par ces quelques esquisses il est permis de voir comment on peut discerner les différents types d'une même catégorie. Si nous descendons vers les Esprits moins purs, les distinctions sautent plus facilement aux yeux, parce que les variétés innombrables du bien sont d'une nature plus subtile que les différences qui résultent des variétés non moins innombrables et beaucoup plus palpables des imperfections, des défauts et des vices. D'ailleurs dans l'étude qui suivra, plusieurs de ces types seront analysés, et ce travail de psychologie expérimentale viendra compléter de lui-même le premier point destiné à établir l'identité des Esprits.

Le deuxième point est celui-ci : D'une séance à l'autre les Esprits sont semblables à eux-mêmes. Pour s'en assurer il suffit de relire les manifestations des Esprits qui se sont incarnés plusieurs fois : voyez l'abbé Gérard, Mathilde, Stop, Gustave (dont malheureusement les deux dernières communications n'ont pu être qu'indiquées), voyez Madeleine, ce type volcanique si personnel. Lorsque l'on a assisté à plusieurs incarnations d'un même Esprit, on le reconnaît dès les premiers mots, avant qu'il ait dit son nom ; lors même que le sens des paroles ne serait pas un indice, on le reconnaît à la qualité de la voix ; après la catalepsie, la première inspiration d'air que fait le nouvel incarné produit un soupir ; il est des Esprits, Stop par exemple, qu'on peut reconnaître au caractère de ce soupir, comme on reconnaît une personne familière au bruit de son pas ou à tout autre bruit résultant des particularités de son organisation.

Troisième point : Lorsqu'on parle aux Esprits incarnés, leurs répliques sont instantanées et portent toujours le même caractère que leurs paroles spontanées. Ce fait est surtout saillant dans les incarnations du Têtard, de Gustave, de Madeleine, de Marie Le Manach, de Philippe, etc.

Enfin plusieurs d'entr'eux sont annoncés dans la phase somnambulique. Exemples : le 26 octobre, annonce de Mathilde ; le 29 octobre, annonce par le médium d'une jeune femme, dont le nom, Marie, est révélé ensuite par l'Esprit Stop, mais qui ne s'est incarnée que quelques séances plus tard ; dans la même séance annonce de Stop, du Têtard, et de Philippe, par le médium en somnambulisme ; le 9 novembre, annonce d'une femme mutilée (c'était Marie Le Manach) ; annonce de Gustave et de Mathilde, etc.

Un petit fait à noter, qui se rattache au premier point : après l'incarnation du Têtard qui a chiqué et bu du vin, l'abbé Gérard arrive et se plaint d'avoir la bouche amère et la tête lourde ; n'est-ce pas là une preuve de deux personnalités distinctes ne s'adaptant pas aux mêmes conditions organiques ?

Dans le prochain travail nous commencerons, d'après l'analyse des résultats médianimiques, une étude moins sommaire de quelques types d'Esprits, et nous essaierons ainsi de préparer quelques uns des matériaux qui serviront plus tard à établir sur l'observation et l'expérience la connaissance des régions spirituelles les moins inaccessibles aux investigations humaines.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

Phénomène psychologique des plus curieux.

A Rosedale (Amérique) il s'est passé, ces temps derniers, un merveilleux phénomène psychologique raconté par le *Times* de la ville de Kansas.

Le docteur Thorne a pour cliente M^{me} Diane Powellson,

âgée de 41 ans, mère de neuf enfants; elle avait toujours été d'une belle constitution et d'une très-forte santé, lorsque des symptômes d'une maladie sérieuse alarmèrent tous les siens.

Elle fit appeler le docteur Thorne, en décembre 1877, et il la trouva dans un état désespéré, causé par une maladie de foie portée à son paroxysme, et par une inflammation de la moëlle épinière, à la région du cerveau; il y avait des désordres considérables dans tout l'organisme. Des contractions nerveuses désordonnées furent le résultat de toutes ces perturbations.

Le 24 mai, elle vomit une très-grande quantité de matières, et parut soulagée, mais le 27, à 11 heures du soir, les spasmes et les contractions furent à leur comble; le docteur Thorne n'osa pas la quitter. Le pouls donnait 140 pulsations, et la respiration, 16 mouvements par minute. Une sueur froide couvrit tout le corps, les globes des yeux se retournèrent, et vers une heure du matin, elle mourut. Les spasmes s'arrêtant, les muscles se relâchèrent, les paupières s'ouvrirent, les pupilles furent dilatées, et un voile couvrit les yeux.

Un courant d'électricité passant de la nuque aux reins ne put la ranimer, elle resta ainsi 32 minutes, au bout desquelles elle se mit sur son séant, et demanda du café qu'elle but, et, à 3 heures cinq minutes, elle mourut à nouveau. Ce phénomène eut lieu, depuis, des quantités de fois, à de plus ou moins longs intervalles. Le cinq juillet dernier elle eut encore un de ces accidents et resta pendant cinquante minutes sous l'influence d'une mort simulée. Voici le rapport que nous a fait elle-même, M^{me} Powellson, en présence du docteur Thorne.

Je suis profondément chrétienne et me suis unie à l'Église Méthodiste du Sud en 1877.

Plus je me sentais mourir, la nuit de mon premier décès, moins je souffrais, j'étais si heureuse de m'en aller après tant de douleurs. Toutes les tortures avaient disparu, il me semblait que je perdais la conscience de moi-même pour un moment; lorsque je revins à moi, je croyais être morte, mais, comme tout était noir autour de moi, je me crus encore aveugle, comme je l'étais depuis quelques semaines, ce qui me terrifia, et je m'attendais à être pis que par le passé.

Mon mari, mort au commencement de l'année 1866, vint cependant me prendre; il me dit, ainsi que d'autres amis ou parents décédés, que j'étais sur la mauvaise voie; aussitôt les ténèbres cessèrent, je vis tous mes amis et des millions d'autres. Je vis des collines et des vallées, des arbres et des fleurs, des rivières, des mers, des lacs et des oiseaux; j'entendais une musique impossible à décrire.

Contrairement à ce que j'aurais cru, je voyais des hommes et des femmes, des habitations où ils vivent en communauté; toutes étaient beaucoup plus belles que celles de la terre. Il y avait des esprits lumineux; mais, à mon grand étonnement,

ils n'avaient pas d'ailes ; mes amis me conduisirent de la voie ténébreuse dans la lumière, et jamais, depuis, en partant ou en revenant de ces existences momentanées, je ne retraversai les ténèbres.

J'assistai à plusieurs réunions sans comprendre ce qu'on y faisait. Je me croyais chez moi, mais mon mari m'apprit qu'il me fallait retourner dans mon corps. Je pleurai et lui en voulus comme je lui en veux chaque fois qu'il me renvoie. J'ai fermement le désir d'habiter toujours cette demeure qu'on m'a dit devoir être la mienne. Mon mari, en me voyant partir pour revenir sur la terre me chargea d'un message pour son fils et pour mes enfants ; d'autres esprits m'en donnèrent également. A côté d'esprits si brillants, bons et beaux, il y en avait dont le méchant aspect m'effrayait. Mon mari mourut à soixante-sept ans, et dans le monde où il est, il me parut être dans l'éclat de la jeunesse. Mes deux enfants étaient avec leur père, et, ce qui me surprit le plus, c'est que l'un des deux, ma fille, étant mort-née en août 1876, fut enchantée de me voir, quoique nous ne nous fussions jamais connues ; son allure était enfantine et je ne pus lui donner aucun âge comparable à celui qu'elle aurait eu sur la terre, je me pris à l'aimer, cette enfant, comme je n'eusse jamais cru pouvoir le faire. Mon petit garçon, décédé depuis quinze ans, à l'âge d'un an, était un jeune homme ; il me reconnut.

Les Esprits chantent beaucoup mieux que nous, d'une façon toute différente. Leurs vêtements sont des draperies ; ils ne se servent pas de la voix ; je les comprends très-bien sans l'usage de la parole, je lis dans leur pensée, et c'est bien là le plus grandiose des langages. Ils me disaient de revenir sur la terre, pour au moins deux ou trois ans, car il me fallait élever mes petits enfants, ce que je promis.

J'espérais voir le Christ, mais il n'en fut rien ; ils me dirent que je n'étais pas encore assez avancée. Ils m'apprirent que je devais conserver mon libre arbitre, que, seuls, nous devons créer notre bonheur futur. Je ne découvris ni paradis ni enfer, mais bien la vie, dans toute l'acception du mot, beaucoup plus large que chez nous. Tout ce que je raconte est aussi clair dans ma mémoire que si cela se passait en ce moment.

La première fois que je mourus, je ne perdis pas connaissance ; il me sembla seulement passer d'une existence dans une autre.

Je vois souvent des esprits m'entourer, mais nous ne pouvons communiquer ensemble ; ils me montrent des fleurs beaucoup plus belles que les nôtres. Tous affirment que nous devons nous repentir de nos fautes avant de pouvoir progresser ; jusqu'au repentir sincère, ils sont malheureux.

La première fois que je les visitai, je vis un esprit éblouissant, que je pris pour Dieu, puis, pour Jésus-Christ ; c'était un Esprit supérieur, enseignant les autres et les dirigeant. J'en vis beaucoup, depuis, qui me paraissaient appartenir au commun des Esprits ; ils me dirent que, constamment, chacun d'eux cherche à s'instruire

et devient plus brillant au fur et à mesure des progrès accomplis !
Ces faits ont été contrôlés par la plupart des habitants de Rosedale ; plusieurs personnes, dignes de foi, dont les noms sont à la suite de ce récit, sont à la disposition du public pour tous renseignements à ce sujet.

Traduit par M. de WAROQUIER fils.

Appel pour les Œuvres spirites (Souscription).

2 ^{me} Liste.....	592 fr.
M. Liodan, à Cempuis.....	5
M. le capitaine Cordier.....	20
M. Aloïs Woog.....	5
M. Palis.....	5
M. Lacour.....	5
Docteur Champneuf.....	11
M. Hannecart, Paul.....	20
Total.....	663 fr.

Membre titulaire nouveau, par suite de notre appel,

M. le capitaine Cordier.

Bibliographie.

LA CHAÎNE MAGNÉTIQUE, organe des Sociétés magnétiques de France et de l'Étranger, Echo des Salons et des Cabinets de Magnétisme et de Somnambulisme, enrichi de gravures et de vignettes intercalées dans le texte. Journal mensuel paraissant régulièrement le 15 de chaque mois sur format grand in-8° jésus, à 2 colonnes, sous la direction de M. le baron du Potet. Administrateur, Louis Auffinger fils, rue du Four-Saint-Germain, 15, à Paris. — Abonnements : France, un an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. Europe, un an, 7 fr. — 6 mois, 3 fr. 50 c. Pays d'outre-mer, un an 8 fr. — 6 mois, 4 fr.

Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme, par William Crookes ; 2^e édit. Volume relié avec goût, pour faire honneur à l'homme de mérite qui est l'auteur de ce beau et bon livre, 3 fr., port payé. Arme pour combattre nos adversaires.

Livre des Esprits, en allemand, par M. Delhez, 2 fr. 50 cent., 3 fr. port payé. *Livre des Médioms*, en allemand, 5 fr. et 5 fr. 50 c. port payé.

La Librairie, pour servir la propagande, a édité deux chapitres de la Genèse : 1^o *Les Fluides* en 58 pages, prix, 25 centimes ; 30 centimes, franco. 10 brochures, 2 francs.

Petit volume qui va paraître incessamment, qui contiendra des conférences faites à la Société scientifique d'Études psychologiques, en 1879, par M. Fois Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts-et-chaussées. Prix 1 fr. et 1 fr. 15 cent, port payé.

2^o *Esquisse géologique de la Terre*, 46 pages, prix 20 centimes,

2

3

4

Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12

25 centimes franco, 10 brochures, 1 fr. 75 cent. Les Spiritistes doivent semer ces brochures qui ont une valeur morale et scientifique du premier ordre.

Le Roman de l'avenir. — Louis Huber. — *Les déclassés*, 3 fr. chacun. Port payé. *Histoire des paysans*, 2 vol., 7 fr. 50 cent.

Histoire des Camisards, 3 fr. 90 cent., port payé, (E. BONNE-MÈRE).

La Solidarité, 2 vol., par Ch. Fauvety, 6 fr. port payé.

L'Effet probable du progrès spirite, par miss A. Blackwell, 60 centimes, port payé.

Collection générale des Ecrits de M. Augustin Babin, 1 très-beau et très-fort vol. grand in-12, de plus de 1300 pages ; relié, 8 fr. 50 et 10 fr. franco.

Guide du bonheur, relié, 3 fr. 10 cent. ; port payé. — *Notions d'astronomie*, port payé et relié, 3 fr. 60 cent. — *Philosophie spirite*, 2 fr. 50 cent. et 2 fr. 85 cent. port payé et broché ; 3 fr. 60 cent. relié. — *Catéchisme universel*, 2 fr. 75 cent. relié et port payé.

Encyclopédie morale, 2 fr. 50 cent. et 2 fr. 85 cent., port payé, — 3 fr. 60 cent. relié.

Ouvrages déposés à la librairie des Sciences psychologiques, par M. A. Babin, reliés richement, avec un goût parfait.

M. G. Guérin, détenteur et propriétaire du reste de la première édition d'un beau et remarquable livre, obtenu médianimiquement : *Les quatre Evangiles, suivis des commandements expliqués en esprit et en vérité*, désire répandre cet ouvrage, qui est le commentaire lumineux des évangiles, des paraboles et des enseignements du Christ ; qui explique les origines de l'âme, ses phases, ses fins et ses destinées ; qui donne le véritable sens de la personnalité de Jésus dont l'essence a été l'objet de tant de controverses parmi les hommes, avant et depuis le Docétisme du XI^e siècle ; qui explique sa naissance et sa mort apparente due à une longue tangibilité pour accomplir sa mission terrestre parmi les hommes.

A chaque groupe ou Société spirite de France et de l'étranger, qui peuvent lire usuellement le français, M. Guérin fait un hommage gracieux et gratuit d'un exemplaire de cet ouvrage en 3 volumes (3 fr. 50 c. le volume), si l'on adresse une demande à M. P.-G. Leymarie, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, par lettre affranchie et en envoyant seulement le coût du port, soit : 1 fr. 50 cent. pour l'Europe et 2 fr. 50 cent. pour l'Union postale, 2^e partie. En dehors de l'Union postale, 3 francs.

La route de la pensée, par M. A. Wichard, fort volume in-8^o, de 750 pages, exposé d'une doctrine spiritualiste et sociale fort remarquable, 10 francs, port payé.

M. Duneau, chef de groupe, avenue des Ternes, 104, reçoit tous les dimanches à ses séances spirito-magnétiques, 2 à 5 heures de l'après-midi, les spiritistes qui veulent y assister.

Le Gérant, H. JOLY.

Paris, imprimerie JULIOT, rue de Vaugirard, 326. — Maison à Tours.

